

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LA CONSTRUCTION DU « SUJET ÂGÉ » MASCULIN DANS  
*LA BÊTE QUI MEURT ET LE RABAISSEMENT* DE PHILIP ROTH

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
M. A. SAJJAD DOMUN

OCTOBRE 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'existerait peut-être jamais sans Martine Delvaux qui a accepté d'être la directrice d'un insulaire venu de très loin. Merci de m'avoir fait confiance et de m'avoir donné le goût et surtout le courage de faire le grand saut : passer de la littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle à la littérature contemporaine. Vous êtes une bénédiction déguisée.

À toi, Dr Richard C. Mon inestimable ami et médecin préféré. Tu ne cesses de m'inspirer grâce à ton intelligence inouïe. Merci d'avoir participé à mon périple culturel et de m'avoir fait découvrir les parterres de la Maison Symphonique de Montréal, du Théâtre du Nouveau Monde, du Quat'sous, des Grands Ballets. Sans toi, je serais peut-être toujours dans ma petite bulle. Nos envolées verbales dans les restaurants ou durant l'entracte de quelque concert. Merci de m'avoir appris l'humilité.

À toi, Pierre V. L'exceptionnel musicologue et mon ami tellement extraordinaire. Merci de m'avoir donné goût à l'opéra. Tu m'as ouvert la porte à cette œuvre musicale et théâtrale et tu n'as jamais cessé de m'enrichir en musique. Que ce soit par des extraits de musique, au cours des discussions autour d'un café, par des échanges de messages et encore durant tes Pré-opéra et Parlons Opera. Continue de respirer la musique et de me gâter!

À toi, Gilles L. Mon ange gardien. Sans toi, je serais toujours en train de lire dans le coin d'un café. Merci de m'avoir guidé et encouragé, même sans que tu ne t'en aperçoives, à terminer ce mémoire.

À toi, Gilbert E. Cher « prof », comment ne pas te remercier de m'avoir toujours encouragé et de ne cesser de me dire « une page par jour ».

À toi, Yves L., Un prof de loin. Merci d'avoir été d'une aide plus que précieuse. Et à vous Patrick, Dr Louis D., Bill, Alain d'avoir toujours été là : durant les périodes les plus dures et les plus magnifiques.

À toi Valérie. Les mots me manqueront pour te remercier de ton aide précieuse. Merci de ta patience et de n'avoir cessé de m'encourager du début à la fin. Tes courriels pour me rappeler à l'ordre m'ont été d'une utilité incroyable. Sans qu'on le sache, une amitié s'est forgée entre nous et c'est plus que magnifique. Merci de m'avoir fait redécouvrir les sentiers perdus.

A toi, C. Merci de faire partie de ma vie et de m'avoir « menacé » de terminer ce mémoire. Tes « arrête de procrastiner! » m'ont été plus que bénéfiques.

À vous, Papa et Maman. Merci d'être des parents extraordinaires.

À Michel Gervais

## TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I LA MASCULINITÉ ET LE « GRAND ÂGE » : PANORAMA THÉORIQUE.....	7
1.1 La masculinité comme catégorie .....	8
1.1.1 La masculinité hégémonique (toxique).....	10
1.1.2 La masculinité connivente (complice).....	12
1.1.3 La masculinité non-hégémonique (positive).....	13
1.1.4 La masculinité subordonnée .....	14
1.2 La masculinité normative et le vieillissement .....	15
1.2.1 La vieillesse masculine hégémonique et la vieillesse masculine non-hégémonique.....	17
1.3 Paradoxe de la vieillesse.....	19
1.4 Paradigme du déclin .....	21
1.4.1 L'homme qui pleure.....	24
1.5 Paradigme du développement.....	29
1.5.1 Le « <i>New Age Sensitive Man</i> » .....	31
1.5.2 Le « <i>New Age Sensitive Old Man</i> » .....	32
CHAPITRE II LA VIEILLESSE MASCULINE COMME RÉGÉNÉRESCENCE DANS <i>LA BÊTE QUI MEURT</i> DE PHILIP ROTH. ....	36
2.1 La sexualité et le vieillissement : adaptabilité de l'identité masculine .....	38
2.2 La reconstruction identitaire : rituel de « re-virilisation ».....	40
2.3 L'homme âgé et la régénérescence : adaptabilité et machisme cliché .....	43

2.4	L'homme âgé et la jeune femme : une sexualité débridée .....	48
2.5	La vieillesse masculine : musique et sexualité .....	52
CHAPITRE III LA VIEILLESSE MASCULINE : UNE DÉCADENCE DANS <i>LE RABAISSEMENT</i> DE PHILIP ROTH.....		56
3.1	La vieillesse masculine : une perte de la magie .....	57
3.2	La masculinité : une obsession .....	64
3.3	L'homme âgé et la femme macho .....	67
3.4	Le « <i>Sturdy Oak</i> » déchu .....	72
CONCLUSION.....		77
BIBLIOGRAPHIE.....		82

## RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, nous proposons une analyse de la vieillesse masculine dans *La bête qui meurt* et *Le rabaissement* de Philip Roth. Nous cherchons à montrer comment la vieillesse masculine, qui passe par une masculinité revue et un rapport ambigu à la femme, se transforme et se développe comme une régénérescence et une dégénérescence. Nous nous attarderons à la représentation de la figure de l'homme âgé qui, en cherchant à réactualiser une virilité enfouie, oscille entre un temps d'épanouissement et une période de déchéance. Nous nous concentrerons d'abord sur un exercice théorique qui permet de comprendre les différentes catégories de la masculinité et d'exploiter la vieillesse masculine comme un modèle analytique (Richard Lefrançois, 2004). Nous étudierons ensuite, dans *La bête qui meurt*, la vieillesse masculine comme un processus de développement où le machisme du sujet âgé, pratiquant un rituel de re-virilisation aux dépens du personnage féminin, conçoit la sexualité comme moyen d'assouvir son fantasme d'éternité. Enfin, il s'agira de voir comment la vieillesse masculine s'inscrit dans *Le rabaissement* par la notion de déclin. Nous nous intéresserons à l'expérience de la vieillesse indomptable afin de constater qu'une hypersexualisation de l'existence n'est pas un moyen, mais plutôt l'affirmation même de la fatalité qui, chez Roth, se clôt par le suicide du sujet âgé.

Mots clés : Philip Roth, *La bête qui meurt*, *Le rabaissement*, sujet âgé, vieillesse masculine, masculinité hégémonique, masculinité non-hégémonique, masculinité connivente, sexualité, régénérescence, dégénérescence, New Age Sensitive Old Man



## INTRODUCTION

Don Diègue, dans *Le Cid* de Corneille, exprimait son désarroi face au poids des ans qui l'empêchait de se faire justice en criant : « Ô rage ! Ô désespoir ! Ô vieillesse ennemie !<sup>1</sup> ». La figure de l'homme vieillissant a été, de tout temps, l'objet de représentations caricaturales et grossières dans les beaux-arts et, inéluctablement, dans la littérature. Pensons notamment à François Goya qui peint la vieillesse sous les formes les plus effrayantes et à Romain Gary ou Oscar Wilde en littérature. Or, la vieillesse masculine semble de moins en moins considérée comme un abaissement voire un véritable naufrage. Sous la plume de Philip Roth, qui en traite par le biais d'une masculinité affirmée depuis les clichés même d'un imaginaire hétéronormé et phallocrate, elle s'avère plutôt une reviviscence, une étape de la vie qui lui permet de poser un regard différent sur la « virilité » traditionnelle. C'est d'ailleurs à la possibilité de repenser « l'âge d'or » des hommes (entre soixante et soixante-dix ans et en fin de carrière) que s'intéresse le présent mémoire : « construire [...] une nouvelle stratégie qui impose en littérature un 'sujet âgé', masculin, non pas comme une entité abstraite, mais comme un être sexuel doté d'un corps sexué<sup>2</sup> ». C'est en ce sens que l'auteur Philip Roth aborde le thème de la vieillesse masculine dans l'ensemble de son œuvre, et plus particulièrement dans *La bête qui meurt* (2004 [2001]) et *Le rabaissement* (2011[2009]) : romans où il pourfend l'ordre moral et le

---

<sup>1</sup> Pierre Corneille, *Le Cid*, Grands Classiques, eBooksEditor.com, Édition du Kindle. Emplacement 218.

<sup>2</sup> Cécile Sakai, « Désirs, vieillir : *Les Belles endormies* (Kawabata Yasunari) et *Le Journal d'un vieux fou* (Tanizaki Junichirô) », dans Alain Montandon (dir.), *Éros, Blessures & Folie. Détresse du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, 2006, p. 318.

puritanisme chronique des États-Unis en brisant la loi du silence et le tabou autour du désir pulsionnel qui demeure au cœur de l'identité des hommes vieillissants.

Dans un court article intitulé « Le débat sur la misogynie de Philip Roth relancé après sa mort », Vivian Gornick fait remarquer que : « [s]i la misogynie de Bellow était comme une bile insidieuse, chez Roth, c'est de la lave qui jaillit du volcan<sup>3</sup> ». Si l'écriture rothienne est jugée comme étant misogyne, dans l'étude que nous proposons des deux romans choisis, nous ne voulons aucunement défendre Philip Roth ni contribuer à la perpétuation de stéréotypes machos dans son écriture. Notre parti pris est celui d'aborder le vieillissement des hommes tel que le cristallise le narrateur chez Roth, et ce, à l'aune d'une misogynie qui semble se retourner contre lui. Tant dans *Le rabaissement* que dans *La bête qui meurt*, Philip Roth sculpte la vieillesse masculine à même une matière friable. Comme il l'explique dans un entretien du New York Times :

*my focus has never been on masculine power rampant and triumphant but rather on the antithesis: masculine power impaired. I have hardly been singing a paean to male superiority but rather representing manhood stumbling, constricted, humbled, devastated and brought down. I am not a utopian moralist. My intention is to present my fictional men not as they should be but vexed as men are*<sup>4</sup>.

Ce mémoire s'appuie sur l'idée que Philip Roth ne consolide pas son travail littéraire au nom du moralisme américain qu'il appelle « l'extase de cagoterie<sup>5</sup> ». Au contraire, nous sommes d'avis qu'il présente la vieillesse masculine comme elle peut l'être une fois « nettoyée » de ses fantasmes de surpuissance, c'est-à-dire fragilisée par un corps

---

<sup>3</sup> « Le débat sur la misogynie de Philip Roth relancé après sa mort », en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1102862/le-debat-sur-la-misogynie-de-philip-roth-relance-apres-sa-mort>>, consulté le mercredi 3 avril 2019.

<sup>4</sup> Daniel Sandstrom, (2014, 2 mars), “My life as a writer”, *The New York Times*, en ligne <<https://www.nytimes.com/2014/03/16/books/review/my-life-as-a-writer.html?partner=rss&emc=rss&r=1>>, consulté le 15 juin 2019.

<sup>5</sup> Jeffrey Mehlman, « Anti-France : Un fantasme du roman américain contemporain », *Diogène*, vol. 203, no. 3, 2003, p. 158.

qui, justement, le trahit. Partie intégrante de l'identité dite virile, le sexe devient alors dans les romans un exutoire à l'angoisse tout en agissant comme un « antidote de la mort<sup>6</sup> ». Dans ce contexte, nous nous interrogeons à savoir quels enjeux soulèvent la masculinité des protagonistes vieillissants chez Philip Roth ?

Notre mémoire s'articulera donc autour du postulat suivant : si la masculinité hégémonique est invisible, une des circonstances qui la fait apparaître est la vieillesse. Il s'agira d'étudier comment la vieillesse masculine prend forme dans *La bête qui meurt* et *Le rabaissement* de Philip Roth : romans qui s'ancrent dans un imaginaire de la masculinité tout en construisant la vieillesse du narrateur comme une régénérescence et une dégénérescence. Nous souhaitons montrer comment Philip Roth fait évoluer son personnage suivant les représentations littéraires de la vieillesse masculine. Catherine du Toit suggère que celles-ci « semblent osciller entre la condamnation aristotélicienne de la décrépitude physique et morale et l'appréciation idyllique que prône Cicéron dans son dialogue intergénérationnel, *De Senectute*, d'une vieillesse sage et heureuse<sup>7</sup> ».

Le premier chapitre est entièrement théorique. Il se déploie autour de travaux sur la masculinité et la vieillesse. D'abord, nous nous concentrons sur la masculinité en tant que catégorie, en nous appuyant sur les réflexions qui se rapportent à la masculinité, celles notamment de Raewyn Connell, Thierry Hoquet, David Jackson, James Messerschmidt, Olivia Gazalé, Will H. Courtenay, Todd W. Reeser et Joseph Gelfer. Ces travaux nous permettront d'envisager le concept particulier de la

---

<sup>6</sup> Philippe Brenot « Angoisse et sexualité », éd., *Écouter l'angoisse*, L'Esprit du temps, 1997, p. 121, en ligne, <[https://www.cairn.info/ecouter-l-angoisse--2908206773-page-121.htm?try\\_download=1#](https://www.cairn.info/ecouter-l-angoisse--2908206773-page-121.htm?try_download=1#)>, consulté le 5 mars 2018.

<sup>7</sup> Catherine du Toit, « Vieillir ou l'érotisme de l'érosion », *Germanica*, vol. 50, 2012, p. 2, en ligne, <<http://germanica.revues.org/1583>>, consulté le 1<sup>er</sup> octobre 2017.

« masculinité hégémonique<sup>8</sup> » Nous nous appuyerons sur ce dernier afin de rendre visible la « masculinité non-hégémonique », celle qui n'est pas normative et qui se retrouve donc en discordance avec le modèle de la masculinité traditionnelle. La notion de « masculinité non-hégémonique » (à laquelle nous pouvons associer le vieillissement masculin) sera abordée dans notre mémoire comme étant une « masculinité positive ». Nous nous servirons aussi des réflexions théoriques de Monique Membrado, Pierre Bourdieu, Elaine Wiersma, Stephanie Chesser et Kate Bennett afin d'envisager la masculinité normative et le processus de vieillissement. Ensuite, nous aborderons le « paradoxe de la vieillesse », une théorie de Richard Lefrançois qui s'élabore sur le paradigme du déclin et le paradigme du développement. Les perspectives théoriques élaborées par Alain Montandon, Philippe Meire, Isabelle Neiryck, Vincent Caradec, Bernard Ribemont, Christian Lalive d'Épinay ainsi que Georges Mounin et Isabelle Mallon serviront d'appui au paradigme du développement pour montrer que, même si la vieillesse masculine est un processus irréversible de déchéance, le narrateur de Philip Roth expérimente un devenir-autre, soit le « *New Age Sensitive Old Man* ». La vieillesse masculine s'avère ainsi un moment pendant lequel se développe le pouvoir d'agir du protagoniste âgé.

Le deuxième chapitre se concentrera sur l'analyse spécifique de *La bête qui meurt*, et ce, en tenant en compte de la première dimension du paradoxe : la régénérescence. À partir d'une sélection de travaux combinant la masculinité, la vieillesse et la sexualité, ce chapitre nous permettra de réfléchir sur la représentation littéraire de la vieillesse masculine tout en réfléchissant à son « pôle positif ». Nous nous intéresserons au paradigme du développement, un concept du sociologue Richard Lefrançois, pour montrer que la vieillesse masculine n'est pas un temps de deuil pour le personnage âgé, mais qu'elle représente plutôt son épanouissement. Afin d'approcher ce paradigme, soit le processus de développement, nous représenterons

---

<sup>8</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, California, University of California Press, 1995, p. 77.

la vieillesse comme un temps d'effervescence durant lequel le désir s'éveille : en prenant conscience de la décrépitude, le narrateur, au lieu de se retirer de la vie, incarne un machisme cliché ; il exploite pleinement sa virilité dans son rapport avec le personnage de la jeune femme pour assouvir son « fantasme d'éternité<sup>9</sup> ». Il sera donc question d'analyser cette relation où le personnage âgé éprouve un désir obsessionnel qui est « impératif et pathétique » (Catherine de Toit, 2012) et qui ne peut être assouvi qu'en s'adonnant à une sexualité débridée. Nous aborderons également, dans ce chapitre, le rapport fantasmatique qu'entretient le narrateur avec la musique et la masturbation. Cela permettra d'envisager la régénérescence comme une perpétuation du fantasme d'éternité, où les pratiques masturbatoires agissent comme une expérience utopique pour le protagoniste âgé dans sa tentative de faire de sa sexualité le lieu d'une vitalité essentielle pour redéfinir son identité masculine. Ainsi, nous verrons que c'est le phénomène de la réminiscence qui permettra de trouver un équilibre entre Éros et Thanatos, soit entre son désir de vivre pleinement et le poids que fait peser sur lui la fatalité même du vieillissement.

Toutefois, cette sexualisation de l'existence ne suffit pas ; l'expérience du vieillissement est irréductible. Ainsi, le troisième chapitre mettra l'accent sur la deuxième dimension du paradoxe de vieillissement : la dégénérescence du narrateur telle qu'elle se manifeste, abruptement, dans les romans choisis. Si le personnage âgé, d'une certaine façon, renaît, ce que Roth met en scène, c'est aussi son incapacité à négocier le passage du temps et son échec devant le vieillissement. Tout au long de ce chapitre, nous nous appuyerons sur les travaux de Thiery Hoquet, Jonathan Kemp, Arnaud Campéon et Michael Kimmel pour analyser la déchéance du protagoniste. Nous étudierons plus particulièrement comment la représentation de la vieillesse masculine prend forme à travers une vive conscience de la finitude et de la perte. En ce sens, l'étude du *rabaissement* de Philip Roth nous permettra de considérer le

---

<sup>9</sup> Richard Lefrançois, *Les nouvelles frontières de l'âge*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, p. 192.

paradigme du déclin. Nous nous pencherons sur le personnage âgé qui tente désespérément de se raccrocher à une identité masculine traditionnelle, ce qui interfère dans son acceptation de la vieillesse. Sa virilité est en crise, de telle sorte que son identité sexuée devient une obsession. Il s'obstine à résister à la défaillance du grand âge. Ce chapitre nous permettra de voir l'involution du protagoniste âgé qui se révèle, au final, un homme objet dans son rapport passif avec le personnage de la femme macho. Enfin, nous aborderons la vieillesse comme un achèvement de la déchéance du protagoniste. Si celui-ci tente d'incarner le « *Sturdy Oak* » (David Brannon, cité par Michael Kimmel, 2008), il se trouve vite dévalorisé par son incapacité à poursuivre ses activités sexuelles comme avant. Déchu, le héros témoigne d'une impuissance qui se traduit par une forme de dépossession et de finitude. Il se trouve ainsi en proie à une anxiété qui se déclinera en de multiples comportements paranoïaques culminant dans la dépression, et fatalement, dans le suicide.

Ainsi, fluctuant entre les perceptions négatives et positives de la vieillesse masculine, le personnage âgé de Philip Roth demeure prisonnier d'un fantasme : s'il veut réactualiser le souvenir d'une virilité triomphante, il subit néanmoins les contrecoups du temps qui est, malheureusement, plus fort que lui.

## CHAPITRE I

### LA MASCULINITÉ ET LE « GRAND ÂGE » : PANORAMA THÉORIQUE

*Avec le temps, va, tout s'en va  
On oublie le visage et l'on oublie la voix  
Le cœur, quand ça bat plus, c'est pas la peine d'aller  
Chercher plus loin, faut laisser faire et c'est très bien.*  
- Léo Ferré, *Avec le temps*

Dans la préface à l'ouvrage *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Alain Corbin souligne qu'« [à] l'homme se trouve dévolu ce qui relève de l'extériorité : l'initiative, l'action [...], le contrôle des émotions. Celui qui appartient au sexe masculin se doit de dominer sa peur, de retenir ses larmes<sup>10</sup> ». Corbin explique que cet archétype masculin ne cesse d'influencer, de surcroît, la vision blanche de la masculinité. Ce faisant, nous donnons une importance démesurée à ces stéréotypes correspondants à l'idéal masculin, qui influencent grandement la perception que les hommes ont d'eux-mêmes. Ces stéréotypes voudraient que l'homme soit jugé selon les normes dominantes de la masculinité dans une société axée sur un modèle légitime pour tous les hommes. Ainsi, dans l'univers de la masculinité normative, l'homme, qu'il soit jeune ou vieux, est jugé de la même façon. D'une part, l'homme est poussé à se redéfinir, c'est-à-dire qu'il se met à la recherche de nouvelles ressources pour échapper aux normes dominantes de la masculinité.

---

<sup>10</sup> Alain Corbin, « Préface », dans Régis Revenin, *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mémoires/Histoire », 2007, p. 8.

D'autre part, il cherche à échapper aux étapes de la vie afin de correspondre aux normes de l'idéal masculin. D'ailleurs, en tenant compte de cette idée, il n'est pas étonnant de noter que la littérature en général perpétue des modèles de masculinité hégémonique : ainsi, il est flagrant de voir la représentation de relations intimes, amoureuses et sexuelles entre des hommes âgés et des jeunes femmes. Ici, la femme n'est ni objet ni sujet; elle arrive plutôt comme un événement dans la vie de l'homme âgé. C'est à partir de la rencontre que « quelque chose » se passe : se rallume le feu d'une sexualité refoulée chez l'homme âgé. Aux prises avec un débordement soudain de sa libido, il semble entrer dans un processus de régénérescence.

C'est dans cette optique que nous percevons l'évolution de la sexualité chez l'homme âgé comme critère de la masculinité. Ainsi, pour explorer ce lien entre la masculinité et le grand âge dans ce présent chapitre, nous procéderons d'abord par un panorama théorique. Il sera question d'examiner la masculinité comme catégorie et de voir comment les différentes masculinités se déploient. Nous verrons ensuite la vieillesse masculine afin de déterminer son impact sur la masculinité. Enfin, nous nous attarderons sur le paradoxe de la vieillesse pour voir le double visage de la vieillesse masculine.

### 1.1 La masculinité comme catégorie

En 1995, Connell, dans son ouvrage *Masculinities*, avance que la masculinité normative « offer[s] a standard : masculinity is what men ought to be<sup>11</sup> ». Cette vision normative de la masculinité reflète les valeurs traditionnelles du patriarcat et tend à donner plus de mérite à la virilité hétérosexuelle et à la culture du pouvoir et de la domination. Cette valorisation restreint toutefois les hommes dans la mesure où elle les limite à des rôles imprégnés de cette normativité. De là, nous comprenons la

---

<sup>11</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*, p. 70.



situation des hommes par rapport à la masculinité normative et la manière donc ils la conçoivent et en font l'expérience dans la société occidentale. Ainsi, chaque homme aurait une perception différente de la masculinité. C'est donc en regard de ses possibles déclinaisons que nous considérons la masculinité comme une catégorie appelée à être déconstruite afin d'en éclairer les nuances et les contradictions.

Pour comprendre ces modèles, nous partageons l'intérêt que porte David Jackson pour les différents types de masculinité. Dans *Exploring Aging Masculinities: The Body, Sexuality and Social Lives*, l'auteur souligne avoir développé un intérêt pour les « gay masculinities, working class-masculinities, some black masculinities that are [...] at the bottom of the hierarchical ladder of masculinities, and [...] aging men<sup>12</sup> ». Selon Jackson, il existe une masculinité imposante au-dessus des autres masculinités considérées comme inférieures. Ce qu'il tend dès lors à faire, c'est de développer son échelle hiérarchique des masculinités comme un dispositif par l'entremise duquel se déploie la culture de la domination, et de mettre en lumière une dynamique de domination dans laquelle la masculinité hégémonique bénéficie de tous les pouvoirs au profit de la masculinité subordonnée. En ce sens, David Jackson argumente que cette masculinité « exist[s] outside the oppressively, dominant regime of men and masculinities that often displays the values of achievement, aggression, toughness and domination (Torres, 2007)<sup>13</sup> ». S'érigeant hors de ce modèle normatif, la masculinité subordonnée est construite en opposition à la masculinité hégémonique et elle est « at the margins of society, often neglected and excluded<sup>14</sup> ». En somme, Jackson met l'accent sur la soumission des

---

<sup>12</sup> David Jackson, *Exploring Aging Masculinities: The Body, Sexuality and Social Lives*, Basingstoke, UK, Palgrave Macmillan, 2016, p. xv.

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

hommes qui n'ont pas une identité masculine conventionnelle et qui sont jugés selon les exigences de la masculinité hégémonique.

### 1.1.1 La masculinité hégémonique (toxique)

Dans leur article, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept » publié en 2005, Connell et Messerschmidt expliquent que le concept de masculinité hégémonique est d'actualité, c'est-à-dire que nous pouvons l'appliquer aujourd'hui, à condition de la reformuler en lui donnant une nouvelle définition apte à décrire le contexte social contemporain. Selon eux, la notion de masculinité hégémonique est le « pattern of practice [...] that allowed men's dominance over women to continue<sup>15</sup> ». Les hommes ont, au fil des siècles, bâti des sociétés patrilinéaires pour renforcer la suprématie mâle et ainsi conserver leur « virilité primitive<sup>16</sup> ». Dans *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Olivia Gazalé signale, pour sa part, que cette virilité est une construction sociale de l'homme « qui n'aurait pas encore été dénaturée ni pervertie, où l'homme aurait été pleinement et absolument “viril”<sup>17</sup> ». Bien qu'elle soit une « invention » des hommes, cette virilité leur fait beaucoup de mal, car elle renforce le malaise masculin : les hommes sont perpétuellement « face à des dangers qui menacent le modèle viril traditionnel<sup>18</sup> ». Les hommes tentent d'être encore plus virils, mettant d'emblée en lumière la notion de masculinité hégémonique axée sur la supériorité de l'homme. Parallèlement, Will Courtenay suggère que l'hégémonie masculine est:

---

<sup>15</sup> R. W. Connell et James W. Messerschmidt, « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender and Society*, vol. 19, no. 6, 2005, p. 832, pp. 829–859, en ligne, <[www.jstor.org/stable/27640853](http://www.jstor.org/stable/27640853)>, consulté le 24 février 2018.

<sup>16</sup> Olivia Gazalé, *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A.S, 2017, p. 315.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 316.

the socially dominant gender construction that subordinate femininities as well as other forms of masculinity and reflects and shapes men's social relationships with women and other men; it represents power and authority [...]. It is not only the endorsement of hegemonic ideals but also the rejection of feminine ideals that contributes to the construction of masculinities and the systematic oppression of women and less powerful men<sup>19</sup>.

En ce sens, la masculinité hégémonique n'est pas uniquement associée à la subordination des femmes; elle comprend aussi la domination des hommes par des hommes. Ces derniers utilisent leur propre pouvoir pour dominer et maintenir les hommes « faibles » dans des situations de vulnérabilité et de marginalisation. Toutefois, ce modèle de domination des hommes par les hommes est influencé par les mutations dans la société contemporaine.

C'est d'ailleurs ce que montrent les recherches de Connell et Messerschmidt : ils mentionnent qu'il faut « eliminate any usage of hegemonic masculinity as a fixed, transhistorical model. This usage violates the historicity of gender and ignores the massive evidence of change in social definitions of masculinity<sup>20</sup> ». Ils soulignent que la masculinité hégémonique ne doit pas être vue comme figée, et qu'il faut, comme le mentionne Todd Reeser, « focus on what it can and does become and how it continues to become something new<sup>21</sup> ». La masculinité est en perpétuel mouvement. Ce processus évolutif implique que les hommes ont la possibilité d'adopter « la masculinité hégémonique quand ils la jugent désirable, mais s'en distancer

---

<sup>19</sup> Will H. Courtenay, « Constructions of masculinity and their influence on men's well-being: a theory of gender and health », *Social Science & Medicine*, Volume 50, Issue 10, 16 May 2000, p. 1388-1389, en ligne, <[https://doi.org/10.1016/S0277-9536\(99\)00390-1](https://doi.org/10.1016/S0277-9536(99)00390-1)>, consulté le 23 décembre 2017.

<sup>20</sup> R. W. Connell et James W. Messerschmidt, *op. cit.*, p. 838.

<sup>21</sup> Todd W. Reeser, *Masculinities in Theory: An Introduction*, Toronto: Wiley-Blackwell, 2010, p. 47.

stratégiquement à d'autres moments<sup>22</sup> ». La masculinité hégémonique est vue comme perpétuant des liens de domination et de subordination, mais elle est aussi perçue comme résultant d'une interaction des hommes avec d'autres hommes. C'est cette approche relationnelle des hommes entre eux qui permet de faire le pont vers la masculinité dite « connivente ».

### 1.1.2 La masculinité connivente (complice)

Connell et Messerschmidt écrivent que la masculinité hégémonique peut être interprétée différemment et que « [m]en can dodge among multiple meanings according to their interactional needs<sup>23</sup> ». Certains hommes, qui ne défendent pas les intérêts de l'hégémonie masculine, manifestent un parti pris afin de tirer profit de ses avantages. Dans l'ouvrage *Masculinities*, Raewyn Connell abonde dans le même sens en utilisant la notion de « complicity<sup>24</sup> ». Elle remarque que les « [m]asculinities constructed in ways that realise the patriarchal dividend, without the tensions or risks of being the frontline troops of patriarchy, are complicit in this sense<sup>25</sup> ». Dans cette masculinité complice du patriarcat, les hommes adhèrent aux attentes culturelles associées à la masculinité hégémonique, mais leur masculinité se rapporte plutôt à une relation basée sur le respect ; ils se transforment et deviennent des « mâles » sans nécessairement faire du mal. Ce processus transformationnel des hommes aboutit à une remise en question de la masculinité hégémonique et participe à la compréhension d'une masculinité positive qui sera abordée sous l'appellation masculinité « non-hégémonique ».

---

<sup>22</sup> R. W. Connell, Robert William et James W. Messerschmidt, « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », Traduction coordonnée par Élodie Béthoux et Caroline Vincensini », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, p. 168.

<sup>23</sup> R. W. Connell et James W. Messerschmidt, *op. cit.*, p. 841.

<sup>24</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>25</sup> *Ibid.*

### 1.1.3 La masculinité non-hégémonique (positive)

Dans la structure hiérarchique des masculinités, la masculinité non-hégémonique se rapporte aux différentes masculinités que nous percevons dans la société contemporaine. Elle permet de comprendre les relations qu'entretiennent les figures non-hégémoniques avec la masculinité dominante. La masculinité non-hégémonique n'est pas normative et elle est en tension avec le patriarcat dans la mesure où elle promeut la masculinité positive. Todd Reeser fait ressortir dans *Masculinities in Theory* que

positive models of masculinity in which masculinity operates in a non-hegemonic way, moments in which men break or attempt to break their own hold over power and ways in which purely critical views of masculinity can be supplemented by more positive ones. If masculinity's hegemonic operations can be hidden, they can also be subverted, male power can be destabilized, and experiences outside hegemony can be created<sup>26</sup>.

En abordant la masculinité dans cette perspective positive, il convient de souligner que les hommes sont dans une dynamique relationnelle qui ne les positionne plus au-dessus des autres. Pour expliquer cette masculinité qui évolue selon une approche relationnelle, nous nous inspirons de la notion de « sustainable masculinity<sup>27</sup> » qui, comme le remarque Joseph Gelfer dans son article *We Need to Talk About Sustainable Masculinity. Toxic masculinity versus sustainable masculinity, which concept will get results?*, consiste en :

a range of behaviors and understanding regarding masculinity that enables everyone to live in accordance with their values in a way that does not negatively impact upon others. For the most part, this is going to look like the kind of masculinity that progressives typically believe is implicit in their critiques: namely a nurturing and supportive masculinity in which both men

---

<sup>26</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 8.

<sup>27</sup> Joseph Gelfer, « We Need to Talk About Sustainable Masculinity. Toxic masculinity versus sustainable masculinity, which concept will get results? », *The Good Men Project*, 31 octobre 2017, en ligne, <<https://goodmenproject.com/featured-content/need-talk-sustainable-masculinity-wcz/>>, consulté le 22 janvier 2018.

and women are treated fairly and with respect. Such a sustainable masculinity can function indefinitely without exhausting people, culture and resources<sup>28</sup>.

En ce sens, la masculinité non-hégémonique accorde aux hommes la possibilité de vivre dans la société sans être soumis aux normes classiques liées à la masculinité hégémonique. Ces hommes évoluent davantage dans des relations respectueuses avec des femmes. D'ailleurs, s'ils participent aux effets néfastes du patriarcat, ils restent des hommes un peu en marge des autres; ils se regroupent dans la masculinité subordonnée.

#### 1.1.4 La masculinité subordonnée

Toujours dans l'ouvrage *Masculinities*, Connell avance que « [h]egemony relates to cultural dominance in the society as a whole. Within the overall framework there are specific gender relations of dominance and subordination between groups of men<sup>29</sup> ». Elle détermine que la masculinité subordonnée est constituée d'hommes qui n'incarnent pas les valeurs de la masculinité hégémonique. Ces hommes sont définis par leur concordance aux particularités de la masculinité subordonnée, vu qu'ils sont non-violents, sensibles et qu'ils font preuve de retenue face à la domination. Ils sont inférieurs dans l'ordre du patriarcat, car ils n'incarnent pas les qualités fondamentales pour perpétuer la culture de domination masculine. Partant de cette idée, David Jackson soutient que « alternative narratives about men and masculinities in later life are starting to emerge<sup>30</sup> ». L'apparition de différents types de masculinités dans la société occidentale permet de voir les effets du pouvoir. Connell corrobore cette idée et souligne que

---

<sup>28</sup> Joseph Gelfer, *op. cit.*

<sup>29</sup> R. W. Connell, *Masculinities, op. cit.*, p. 78.

<sup>30</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. 3.

[t]o recognize diversity in masculinities is not enough. We must also recognize the *relations* between the different kinds of masculinity: relations of alliance, dominance and subordination. These relationships are constructed through practices that exclude and include, that intimidate, exploit, and so on<sup>31</sup>.

Ce que fait valoir son argumentaire, c'est qu'en considérant les rapports de pouvoir et de contre-pouvoir entre les différents types de masculinités, il est possible de voir l'agencement entre force et faiblesse dans la vieillesse masculine, en tant que masculinité assujettie. De plus, c'est dans la masculinité subordonnée que nous plaçons la vieillesse masculine hégémonique et la vieillesse masculine non-hégémonique. La masculinité marginalisée se décline, quant à elle, en plusieurs sous-catégories, par exemple : la vieillesse masculine homosexuelle, la vieillesse masculine racialisée et la vieillesse masculine handicapée.

## 1.2 La masculinité normative et le vieillissement

Dans *Masculinities*, Connell constate que le « positivist social science, whose ethos emphasizes finding the facts, yields a simple definition of masculinity: what men actually are<sup>32</sup> ». Connell ne catégorise pas les hommes en les limitant aux normes d'une idéologie masculine dominante. Elle avance plutôt que la masculinité désigne ce que sont les hommes, en réalité, dans la société contemporaine. Les hommes, qu'ils soient jeunes ou vieux, sont à la recherche d'un corps idéal qui correspond aux codes de la masculinité. Pour eux, l'idéal est stoïque, aguerri, athlétique et séducteur. Face à cet idéal fondé sur des qualités liées à la jeunesse, ce sont les hommes âgés qui se voient le plus affectés. Pris à défaut par le vieillissement de leur corps, ils doivent donner un sens à leur masculinité : devenant ainsi les médiateurs entre un corps avachi et un cerveau « requinqué » souvent par une

---

<sup>31</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 69.

romance avec une femme plus jeune. Ils veulent montrer qu'ils sont chevronnés et qu'ils ont les compétences requises pour effectuer les tâches essentielles pour vivre de manière autonome dans la société contemporaine. La vieillesse masculine ne signifie pas que les hommes âgés sont dépossédés de leur vitalité, ni que leur âge doit être associé à une loi du silence. Il ne s'agit pas non plus de parodier la célèbre phrase de Simone de Beauvoir et affirmer qu'on ne naît pas vieux, mais on le devient. Ce devenir vieux est très subjectif, et faire de la vieillesse un anti-modèle de la masculinité ne rend pas justice à l'évolution de l'homme âgé. La construction d'un tel anti-modèle empêchent les hommes âgés de déroger aux stéréotypes et fait en même temps obstacle à leur épanouissement. Pourtant, malgré leur résistance face à l'idéal masculin, les hommes âgés sont pris dans une société qui discrimine contre eux et les empêche de normaliser leur corps. Dans l'ouvrage *Exploring Aging Masculinities*, David Jackson cite Gerschick qui explique que « people with less-normative bodies are vulnerable to being denied social recognition and validation and [...] are avoided, ignored and marginalized<sup>33</sup> ».

Suivant cette vision normative de la masculinité, la vieillesse masculine n'est plus considérée comme l'âge de gloire pour un homme. Elle provoque un tourment accablant et sert moins de modèle que de repoussoir à l'homme âgé qui ne peut échapper à la pente naturelle du vieillissement. Ainsi, c'est la société, comme le souligne Simone de Beauvoir, qui attribue « au vieillard sa place et son rôle en tenant compte de son idiosyncrasie individuelle : son impotence, son expérience [...] l'individu est conditionné par l'attitude [...] de la société à son égard<sup>34</sup> ». Il en résulte une dépersonnalisation de l'homme âgé. C'est-à-dire que ce dernier perd non seulement son rôle dans la société occidentale, mais sa visibilité diminue à mesure qu'il vieillit. De la sorte, la vieillesse masculine se heurte constamment contre les

---

<sup>33</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. xv.

<sup>34</sup> Simone de Beauvoir, *La vieillesse 1*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Idées », 1970, p. 20.



« visions normatives dominantes de la vieillesse<sup>35</sup> » dans la société qui met en place plusieurs modèles de masculinité normative, notamment la vieillesse masculine hégémonique et la vieillesse masculine non-hégémonique.

### 1.2.1 La vieillesse masculine hégémonique et la vieillesse masculine non-hégémonique

Certaines circonstances rendent visible la masculinité : la vieillesse en est une. Pour penser la masculinité et son rôle dans le processus du vieillissement des hommes, il faut la rendre visible, et l'une des façons d'y arriver, c'est de penser la masculinité comme une idéologie. En ce sens, Todd Reeser dans *Masculinities in Theory* soutient que « [t]o consider masculinity as an ideology makes sense since it often is, or is often perceived of as, a subjectivity linked to power<sup>36</sup> ». La vieillesse masculine hégémonique est ainsi prise dans une dynamique de pouvoir. Les hommes âgés sont confrontés à une masculinité qui s'inscrit dans un ensemble de relations de pouvoir qui correspond « à la loi de la domination masculine<sup>37</sup> » dans la société contemporaine. Être identifié comme subordonné ne convient pas aux hommes âgés. Ils réprovent cette place qui leur donne l'impression d'être inutiles et se sentent mis à l'écart de la société dans laquelle la masculinité normative jouit de tous les privilèges.

Toutefois, ces hommes restent les produits de la masculinité hégémonique, car comme le remarque David Jackson, en citant Kaufman (1994), la plupart des hommes âgés « live in systems of patriarchal power that still privilege men, despite their

---

<sup>35</sup> Monique Membrado, « Le genre et le vieillissement : Regard sur la littérature », *Recherches féministes*, Vol 26, No 2, 2013, p. 11-12, en ligne, DOI : 10.7202/1022768ar, consulté le 25 octobre 2017.

<sup>36</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 20.

<sup>37</sup> Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Édition du Seuil, coll. « Essais », 1998, p. 148.

confrontations with ageism and loss, and stigmatise, penalise and oppress women<sup>38</sup> ». Les hommes âgés méprisent toutefois le patriarcat qui les considère comme des fardeaux. Malgré cela, ils sont obligés de participer au mouvement de la masculinité hégémonique en perpétuant la domination masculine pour s'assurer d'avoir une place dans l'idéologie dominante de la masculinité. Cette participation leur permet, d'une part, de valider une identité masculine traditionnelle, et d'autre part, de ne pas basculer dans l'angoisse masculine qui consiste, selon ce que rapporte Todd Reeser, en une « experience of corporality that does not affirm dominance or power<sup>39</sup> ». De plus, dans leur article, *Masculinity, aging bodies and Leisure* », Elaine Wiersma et Stephanie Chesser avance que « [a]ge, the body, gender, and identity are intertwined in complex interactions, and cannot be simply extricated from each other<sup>40</sup> ». Cela renvoie à l'idée que les hommes qui incarnent la vieillesse masculine hégémonique se retrouvent, malgré eux, dans une position moins imposante vis-à-vis des autres hommes.

À l'opposé de la vieillesse masculine hégémonique se trouve la vieillesse masculine non-hégémonique dont l'idéologie de base est centrée sur un discours positif de la masculinité. Les hommes âgés sont considérés ici comme « a group of men who have tempted to reform their masculinity<sup>41</sup> ». Dans ce fief de l'hégémonie masculine, ils se retrouvent au sein de la masculinité subordonnée et en font un espace de résistance.

---

<sup>38</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. 1.

<sup>39</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 102.

<sup>40</sup> Elaine Wiersma et Stephanie Chesser, « Masculinity, ageing bodies, and leisure », *Annals of Leisure Research*, vol. 14, n° 2-3, 2011, p. 255, en ligne, <<http://dx.doi.org/10.1080/11745398.2011.615718>>, consulté le 28 août 2017.

<sup>41</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*, p. 120.

« Old age is associated with loss of strength, control, independence and self-reliance<sup>42</sup> », explique Kate Bennett ; « thus, older men are already seen as ‘Other’, even when in other respects, they may approach the masculine ideal<sup>43</sup> ». Ainsi, face aux contraintes de la vieillesse, les hommes âgés sont obligés de réaffirmer en permanence leur identité masculine. En conséquence, la vieillesse devient un âge de l’abandon au cours duquel l’identité est forcément fragilisée. Il convient de noter que malgré cette régression, les hommes âgés ont su trouver des moyens qui leur permettent de repousser le vieillissement et en même temps de résister à la masculinité dominante. En tenant compte de ce double visage de la vieillesse masculine qui oscille entre allégresse et abattement, c’est le paradoxe de la vieillesse qui sera maintenant abordé.

### 1.3 Paradoxe de la vieillesse

Dans la préface d’*Éros, blessure & folie. Détresses du vieillir*, Alain Montandon souligne que « la vieillesse a un double visage, et nous retrouvons dans toutes les cultures cette ambivalence [...] qui fait osciller la vieillesse entre bonheur et malheur, sagesse et décrépitude, gain et perte, harmonie et désastre<sup>44</sup> ». En effet, si nous considérons ces dichotomies dans la vieillesse, nous notons que c’est une période qui inscrit les hommes dans un entre-deux, c’est-à-dire qu’ils perçoivent la vieillesse à la fois comme involution et évolution. La vieillesse masculine est une involution, car elle est vouée aux tristes réalités qui sont portées, selon une perspective générale, vers son côté négatif. Même si les hommes âgés consacrent leur

---

<sup>42</sup> Kate Bennett, « “No Sissy Stuff”: Towards a theory of masculinity and emotional expression in older widowed men », *Journal of Aging Studies*, 2007, Vol.21(4), p. 348.

<sup>43</sup> *Ibid.*

<sup>44</sup> Alain Montandon, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 7.

énergie à donner un nouveau souffle à leur devenir âgé, il reste que la vieillesse est associée à un phénomène de déclin, et comme le souligne Philippe Meire et Isabelle Neiryck dans *Le paradoxe de la vieillesse : L'autonomie de la dépendance* :

Le « spectre » du vieillissement, inéluctable pour le biologique, involutif pour le médical, générateur des coûts pour l'économie, fardeau pour le social. Toutes les études convergent vers le sens négatif du vieillissement, aspirées par le caractère chaotique de son déroulement et la nature de sa finalité, processus dégénératif conduisant à la mort<sup>45</sup>.

Pourtant, avec les changements qui traversent la société contemporaine, nous nous éloignons de la fixation en voulant prendre la vieillesse dans une construction de déraisonnement et de déstructuration. Elle a une connotation positive et selon les recherches de Meire et Neiryck, les hommes âgés ne sont plus « [soumis] à la longueur de la vie<sup>46</sup> ». Ils arrivent à contrer cette période de crise et si le grand âge est aujourd'hui une période qui semble se conformer aux normes sociales, c'est que l'on est à l'ère du vieillir contemporain. Cela suppose que l'espérance de vie des hommes âgés est largement supérieure à celle de leurs prédécesseurs, car ils ont su trouver le moyen de revaloriser le processus du vieillissement. Cet équilibre peut paraître contradictoire, mais cela correspond à ce que Philippe Meire et Isabelle Neiryck appellent le paradoxe de la vieillesse qui comprend l'idée de « maintenir son autonomie dans la dépendance<sup>47</sup> ». C'est d'ailleurs la dichotomie épanouissement et déchéance qui permettra notre compréhension du paradoxe de la vieillesse.

En adoptant la même vision que Meire et Neiryck, Richard Lefrançois avance, dans *Les nouvelles frontières de l'âge*, que le paradoxe de la vieillesse se canalise vers « deux principaux modèles analytiques [qu'il] qualifie de "paradigme du

---

<sup>45</sup> Philippe Meire et Isabelle Neiryck, *Le paradoxe de la vieillesse : L'autonomie de la dépendance*, Paris, Édition De Boeck & Larcier, coll. « Savoir santé », 1997, p. 7.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>47</sup> *Ibid.*, p. 8.

déclin” et de “paradigme du développement”<sup>48</sup> ». La vieillesse masculine, comme nous la voyons plus loin, peut être hégémonique et non-hégémonique. Il reste qu’elle est influencée par le paradigme du déclin et celui du développement. Ainsi, même si ces deux paradigmes sont antinomiques, la vieillesse masculine se trouve entre deux extrémités. Elle est magnifiée et elle est, en même temps, considérée comme une chute. Ces hommes expriment leur « mal-être masculin<sup>49</sup> » vis-à-vis du vieillissement qu’ils considèrent comme un processus qui entame leur virilité. À cet effet, Richard Lefrançois avance que « loin d’être des notions foncièrement contradictoires, “développement” et “vieillissement” participent des processus involutifs et évolutifs qui [...], caractérisent la vie<sup>50</sup> ».

C’est dans cette optique qu’il est pertinent d’aborder le paradigme du déclin comme une dégénérescence afin de mettre en avant la détresse du vieillir des hommes. Toutefois, comme l’autre face d’un même miroir, il importe d’étudier le paradigme du développement comme une régénérescence, le renouvellement des hommes âgés.

#### 1.4 Paradigme du déclin

Dans *Les nouvelles frontières de l’âge*, Richard Lefrançois mentionne que « lorsqu’ils font allusion à la vieillesse, plusieurs auteurs évoquent le principe d’une involution [...], correspondant à une pente descendante linéaire et irréversible<sup>51</sup> ». En s’inspirant de cette idée, nous nous intéressons à l’aspect pathologisant de la

---

<sup>48</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 192.

<sup>49</sup> Élisabeth Badinter, *XY de l’identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, p. 191

<sup>50</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 192.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 194.

vieillesse pour expliquer le paradigme du déclin, soit l'homme âgé dans sa période de déclin. D'ailleurs, comme le souligne encore Lefrançois, « le paradigme du déclin insiste sur la santé chancelante, les pertes, les deuils ou renoncements auxquels font face les personnes vieillissantes<sup>52</sup> ». De fait, le vieillissement et le sentiment de dévalorisation dans le vieillir font que les hommes ont du mal à faire face aux implacables réalités du grand âge. Cette période de dégénérescence devient alors une entrave à leur vieillesse, car les hommes âgés ressentent non seulement un déclin dans leur virilité, mais aussi une chute conséquente de l'essence de leur masculinité. De ce fait, ils ne peuvent plus utiliser leur virilité comme un dispositif de défense. Les hommes âgés se voient dès lors entrer dans une période de régression qui est vécue non sans difficulté, puisqu'il s'agit d'une perte de pouvoir qui constitue, selon Monique Membrado, « un événement majeur qui accentue le phénomène de déprise<sup>53</sup> ».

Nous verrons le processus de déprise en nous inspirant de l'approche que Vincent Caradec a développée dans son ouvrage « L'épreuve du grand âge ». Caradec y présente cinq mécanismes déclencheurs de la déprise qui sont :

Les "*limitations fonctionnelles*" qui deviennent plus fréquents avec l'âge (Cambois, Robine, 2003) [...]. L'"*amoindrissement de l'énergie vitale*" (Barthe et al., 1988) [...], la raréfaction des "opportunités d'engagement" [...] les interactions [...] et [...] le caractère relationnel de la déprise [...]. Enfin, un cinquième déclencheur de la déprise consiste en une "conscience accrue de sa finitude"<sup>54</sup> ».

Ce dernier, soit le « mécanisme déclencheur », nous permet d'approfondir le paradigme du déclin. En effet, il s'apparente au détachement qui contribue à un

---

<sup>52</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 195.

<sup>53</sup> Monique Membrado, *op. cit.*, p. 14.

<sup>54</sup> Vincent Caradec, « L'épreuve du grand âge », *Retraite et société*, Vol 3, n°52, 2007, p. 15-

processus régressif en mettant l'accent sur la vulnérabilité des hommes âgés. Ceux-ci sont dès lors obligés d'aborder de front le vieillissement comme un problème social. En ce sens, ils « participent tacitement à leur propre déchéance en se conformant à l'image que la société leur renvoie<sup>55</sup> », avance Richard Lefrançois. Telle est aussi la thèse que propose Vincent Caradec dans *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement* qui met en lumière le concept de l'« âgisme interactif<sup>56</sup> » pour « désigner les interactions au cours desquelles une personne a le sentiment d'être perçue ou traitée comme “vieille”<sup>57</sup> ». Durant cette période de déliquescence, les hommes âgés sont affligés par les jugements que leur portent les autres hommes. Cela provoque une prise de conscience chez les hommes âgés et, selon Lefrançois, ils éprouvent « beaucoup de frustrations, soit parce qu'[ils] estimeront que leurs aspirations sont menacées, soit parce qu'il leur sera pénible de maintenir un mode de vie satisfaisant<sup>58</sup> ». La frustration des hommes âgés survient, car leur identité masculine prend une autre tournure; ils commencent à se questionner sur leur virilité et ils sont en quête de redevenir l'homme viril que jadis ils étaient. Ils sont donc, comme le relève Vincent Caradec, « [confrontés] à une nouvelle image de soi [...] et [...] tentent [...] de se conformer au modèle de la personne active<sup>59</sup> ». Les hommes âgés sont appelés à se « raccrocher » à une identité masculine traditionnelle et cela ne fait qu'interférer dans leur acceptation de la vieillesse.

---

<sup>55</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 197.

<sup>56</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 3<sup>e</sup> édition, 2012, p. 112.

<sup>57</sup> Vincent Caradec, « L'épreuve du grand âge », *Retraite et société, op. cit.*, p. 26.

<sup>58</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 216.

<sup>59</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches, op. cit.*, p. 112.

### 1.4.1 L'homme qui pleure

La période de déchéance se traduit par les vicissitudes de l'existence de l'homme âgé. Selon le sociologue Vincent Caradec, elle comprend également les « épreuves des transitions de vie à franchir<sup>60</sup> ». À partir du moment où commence la crise de la virilité, la quête de renouvellement identitaire devient pour lui une obsession. Successivement, il confond la nostalgie de sa propre jeunesse et la honte de son âge réel, en plus de perdre, comme le mentionne Marie Marchand, « son pouvoir d'agir et le sentiment d'être utile<sup>61</sup> ». Une telle vision de la vieillesse masculine marquée par l'affaiblissement physique se traduit « sous l'angle de la faiblesse<sup>62</sup> ». Dès lors, même si l'homme âgé tente d'échapper à un tel défaitisme, il demeure toutefois taraudé par la menace de sa fragilité et la perte graduelle de sa force physique. Comme l'écrit Christian Lalive d'Épinay et Dario Spini,

[I]a fragilité désigne une réduction des réserves au sein de divers systèmes physiologiques et psychologiques de l'individu, diminution associée à l'âge et qui rend la personne moins apte à assumer les tâches de la vie quotidienne et plus vulnérable devant les défis de l'environnement<sup>63</sup>.

Dans cette optique, la fragilisation est la pierre angulaire durant la période de langueur de l'homme âgé. Il est considéré comme ce qu'Élisabeth Badinter appelle

---

<sup>60</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches*, *op. cit.*, p. 115.

<sup>61</sup> Marie Marchand, « Regards sur la vieillesse », *Le Journal des psychologues*, vol. 256, no. 3, 2008, p.25, en ligne, < <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2008-3-page-22.htm> >, consulté le 27 juillet 2019.

<sup>62</sup> Bernard Ribemont, « Femme, vieillesse et sexualité dans la littérature médiévale française, (XIIIe- XVe s.) : de la nostalgie à la lubricité », dans Alain Montandon (dir.), *op. cit.*, p. 60.

<sup>63</sup> Christian Lalive d'Épinay et Dario Spini. « Le grand âge : un domaine de recherche récent », *Gérontologie et société*, vol. vol. 30 / 123, n° 4, 2007, p. 46, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007-4-page-31.htm>>, consulté le 19 juillet 2017



l'« l'homme qui pleure<sup>64</sup> », c'est-à-dire l'homme qui incarne la passivité et le désengagement. L'homme âgé n'a plus le pouvoir de se confronter aux stéréotypes de l'idéologie dominante masculine, comme le note Pierre Bourdieu dans *La domination masculine* en soulignant que « l'homme "vraiment homme" est celui qui se sent tenu d'être à la hauteur de la possibilité qui lui est offerte d'accroître son honneur [...] dans la sphère publique<sup>65</sup> ». Par cela, nous entendons que l'homme âgé tente d'arrêter la marche du temps afin de poursuivre son désir d'être l'homme idéal. Il devient ainsi ce qu'Alain Montandon appelle le « vieillard lubrique<sup>66</sup> ». En portant un regard rétrospectif sur la vie, le « vieillard lubrique » tente de se réorganiser afin de réhabiliter sa vieillesse, car citant Cocteau, Georges Mounin écrit que « [l]e pire dans la vieillesse, c'est que l'on reste jeune à l'intérieur<sup>67</sup> ».

De fait, la jeunesse, une certaine résurgence du passé, donne lieu à une interrogation à rebours. L'homme âgé se laisse submerger par ses souvenirs, qui deviennent un espace de fuite et qui l'aident à oublier, du moins temporairement, la « dimension déficitaire du vieillissement<sup>68</sup> ». Échappatoire idéale, cette tentative de réminiscence ne se termine toutefois pas nécessairement par une réussite, car dans cet espace d'évasion, il n'arrive pas à se dégager de sa crainte d'une perte de vitalité doublée de sa disparition dans une société fixée sur le culte de la performance. Il contre leur hantise avec le souvenir des jours de jeunesse, manière de rester présents. En idéalisant son passé, il retrouve le confort de sa jeunesse perdue. Dans sa

---

<sup>64</sup> Elisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 60.

<sup>65</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 76.

<sup>66</sup> Alain Montandon, *op. cit.*, p. 8.

<sup>67</sup> Georges Mounin, *Être Vieux*, Autrement, série mutation no 124, 1991, p. 127, cité par Alain Montandon (dir.), *op. cit.*, p. 9.

<sup>68</sup> Isabelle Mallon, « Pertes ou déprises? Les vieillissements du corps en maison de retraite », dans Alain Montandon (dir.), *Ibid.*, p. 183.

démarche de remémoration, l'homme âgé cherche à être conforme à une identité masculine normative, mais il est poursuivi par le spectre de l'impuissance. Cette course-poursuite fait que l'homme âgé se voit dans une situation de perpétuelle tension dans laquelle la peur de vieillir, et surtout le sentiment de la perte de son identité masculine, l'entraîne dans une nostalgie qui devient sa raison de vivre. Cependant, cette réminiscence réveille aussi chez lui le regret de ne plus pouvoir garder sa puissance. C'est ainsi que l'homme âgé, comme l'avance Todd Reeser, va « reformulate his image of masculinity to incorporate his new body into his idea of masculinity [...]. Or, he might try to make his body into a hyper-virile masculinity to assuage an anxiety of demasculinization<sup>69</sup> ». L'homme âgé qui tente de se viriliser malgré l'âge, pour ainsi correspondre à la masculinité dominante, risque de se retrouver en position de vulnérabilité. La nostalgie pour la jeunesse s'avère ainsi un piège, le lieu d'un « mal-être masculin<sup>70</sup> », comme l'écrit Élisabeth Badinter dans *XY de l'identité masculine* pour expliquer la fragilité et l'impuissance des hommes.

L'homme âgé est en crise, car comme le souligne Thierry Hoquet : « [l]a virilité des mâles dominants ne serait qu'un état transitoire, dont chaque individu serait bien vite déchu<sup>71</sup> ». Cette crise de l'identité masculine s'apparente dès lors à un sentiment d'affaiblissement. La virilité est fragilisée et l'homme âgé devient « l'homme mutilé [...] celui qui a un sexe, mais ne parvient pas à s'en servir [de l'impuissance]<sup>72</sup> ». Il devient un homme « usé et déchu<sup>73</sup> » qui refuse néanmoins de

---

<sup>69</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 104.

<sup>70</sup> Élisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 191.

<sup>71</sup> Thierry Hoquet, *La virilité. À quoi rêvent les hommes*, Paris, Éditions Larousse, coll. « Philosophe Larousse », 2009, p. 12

<sup>72</sup> Élisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 193.

<sup>73</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches*, *op. cit.*, p. 9.

renoncer au pouvoir masculin. Il se croit toujours en position de reconquérir sa virilité perdue. Or, il se rend très vite à l'évidence qu'il n'a plus les qualités que nous associons à celui qui, selon Todd Reeser, a le pouvoir de « control, dominate, or rule over the other<sup>74</sup> ». Dans *La domination masculine*, Pierre Bourdieu abonde dans le même sens et désigne ce pouvoir comme le « privilège masculin<sup>75</sup> » qui est accordé à certains hommes conformes à l'idéologie viriliste mise en exergue par Todd Reeser. De fait, l'homme âgé est impuissant et il est pris au piège; comme le souligne David Jackson, « frequent bodily interruptions in old age disrupt normative bodily habits and rhythms and often lead to destabilisation and life review re-assessment<sup>76</sup> ». En effet, l'homme âgé est assailli, mais il s'inscrit en toute vulnérabilité dans un véritable processus de normalisation de sa vieillesse, le but étant d'avoir une chance de retrouver les qualités associées à la masculinité hégémonique.

C'est ainsi que l'homme âgé devient proie à des clichés, aux prises avec « la structure de la domination masculine [décrite] comme invariante et éternelle<sup>77</sup> ». De plus, arrivé au pinacle de sa vie, l'homme âgé (surtout celui qui incarnait jadis la masculinité hégémonique) peut éprouver du dédain, dépassé, en quelque sorte, par son vieillissement. Il ne veut pas s'incliner et tente d'appivoiser cette période de sa vie en engageant des luttes contre les inexorables aléas de la vieillesse masculine. Mais la crise traversée est aussi sociale, elle concerne leur pouvoir, son statut: « [o]ld age, ageism, bodily changes and disruptions, and disability pose considerable problems to the established authority, social power and status of many aging men<sup>78</sup> ».

---

<sup>74</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 149.

<sup>75</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 75.

<sup>76</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. 39.

<sup>77</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 55.

<sup>78</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. 2.

De plus, les changements subis l'obligent à se conformer « to a certain set of cultural norms about age-appropriate behaviour<sup>79</sup> ».

Jean Maisondieu dans son article *Horreur de vieillir quand le désir se réduit à l'envie*, avance que « [l]orsqu'il est trop vieux pour cacher qu'il est vieux, le vieillard ne se contente pas d'être encombrant, il fait horreur!<sup>80</sup> ». Maisondieu, quant à lui, montre la vieillesse masculine comme une fatalité. De plus, en associant l'homme âgé à celui qui fait peur, il met l'accent sur le vieillissement pathologique, la démence et la dépression qui accentuent les effets de la vieillesse. L'homme âgé est pris dans une période de transition qui transforme sa quête de la masculinité idéale en une crise d'angoisse. Conséquemment, cette crise vis-à-vis de sa masculinité s'accroît quand l'homme âgé résiste à la défaillance du grand âge, engendrant un sentiment de dépossession et une anxiété, des comportements paranoïaques, parfois même un suicide.

Quoi qu'il en soit, nous constatons que dans la société occidentale contemporaine, la vieillesse masculine est en perpétuelle transformation. Selon Vincent Caradec, « elle est devenue une étape normale de l'existence, que chacun s'attend à vivre et que la majorité des individus connaissent<sup>81</sup> ». L'homme âgé ne conçoit plus son vieillissement comme un problème et encore moins comme une pathologie, et il l'accueille davantage comme une période d'enchantement où il redécouvre sa vie. Entraîné vers une transformation régénérative de sa vie, il

---

<sup>79</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. 7.

<sup>80</sup> Jean Maisondieu, « Horreur du vieillir quand le désir se réduit à l'envie », dans Alain Montandon (dir.), *op. cit.*, p. 40.

<sup>81</sup> Vincent Caradec, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches*, *op. cit.*, p. 5.

témoigne de cette évolution que Richard Lefrançois qualifie de « paradigme du développement ».

### 1.5 Paradigme du développement

Dans *Les nouvelles frontières de l'âge*, Richard Lefrançois avance qu'« on retrouve une nouvelle idéologie qui exalte les vertus de l'âge, la vieillesse étant dépeinte comme une étape privilégiée et fascinante de la vie<sup>82</sup> ». Cette période de la vie de l'homme âgé est vue comme un temps d'enchantement. Selon Todd Reeser, « [a] final aspect of masculinity and discourse to consider is the possibility of resistance<sup>83</sup> »; chez l'homme âgé, cette résistance prend la forme d'une tentative de prolongement de la vie. En ce sens, Richard Lefrançois cite Gullette, selon qui « l'idéal du vieillissement réussi aurait été développé comme une réaction de contrepois afin de justifier les efforts [...] à gommer les sévices du temps<sup>84</sup> ». La vieillesse masculine idéale serait donc une période sans lamentations et au cours de laquelle l'homme âgé tenterait de concevoir son expérience du vieillissement comme un accomplissement. Il tenterait ainsi de s'adapter aux transitions et de se défendre contre les préjugés liés à la vieillesse. L'homme âgé arrive à affronter les rigidités de cette période transitoire et il prouve que ce qui est inusité, c'est d'associer toutes les difficultés d'adaptation à la vieillesse masculine. De plus, Richard Lefrançois explique que « pour les tenants du paradigme du développement, le vieillissement suivrait une trajectoire *élaborative* plutôt qu'involutive. Au lieu d'insister sur les effets négatifs de l'âge [...] l'accent est mis sur les gains, sans [...] nier les pertes<sup>85</sup> ».

---

<sup>82</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 198.

<sup>83</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 34.

<sup>84</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 230.

<sup>85</sup> *Ibid.*, p. 198.

À cet effet, même si vieillir, comme l'avance Vincent Caradec dans *Vieillir, un fardeau pour les proches?*, « repose sur une vision catastrophiste du grand âge<sup>86</sup> », l'homme âgé déconstruit les stéréotypes; il a les moyens de reconstruire sa vie malgré le fait qu'il se trouve dans une société qui valorise la jeunesse. Ainsi, leur démarche implique, comme l'affirme Christian Lalive d'Épinay et Dario Spini, que

[l]e grand âge n'est plus nécessairement associé à une pathologie [...]. Le vieillard n'est plus seulement ni nécessairement représenté en victime de maladie et donc conçu comme un *objet* de soins, mais en *acteur* à même d'infléchir, dans certaines limites, les cours et la qualité de sa vieillesse<sup>87</sup>.

En ce sens, la vieillesse masculine n'est plus vue comme une fin, mais comme un continuum normal; la vieillesse ne se limite pas à la dépendance et encore moins à la démence, et la masculinité hégémonique ne lui est pas nuisible. Ainsi, la masculinité non-hégémonique favorise l'essor, chez l'homme âgé, d'un dispositif pour optimiser la vieillesse masculine. De ce fait, nous notons qu'il y a un nouveau discours de la masculinité qui, selon Todd Reeser, « evokes an anti-traditional masculinity<sup>88</sup> ». Ce discours met en avant les caractéristiques de la masculinité non-hégémonique, de la masculinité durable. Cela permet d'accorder une attention particulière à l'identité de l'homme âgé tout en lui donnant la possibilité de s'opposer aux visions normatives du patriarcat. Cela renvoie au concept de *Sustainable Masculinity* de Joseph Gelfer. Il avance dans son article *We Need to Talk About Sustainable Masculinity* que

[s]ustainable masculinity implies a range of behaviors and understanding regarding masculinity that enables everyone to live in accordance with their values in a way that does not negatively impact upon others. For the most part, this is going to look like the kind of masculinity that progressives typically believe is implicit in their critiques: namely a nurturing and supportive masculinity in which both men and women are treated fairly and with respect.

---

<sup>86</sup> Vincent Caradec, « Vieillir, un fardeau pour les proches?1 », *Lien social et Politiques*, automne 2009, no. 61, p. 111, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/lsp/2009-n62-lsp3629/039318ar.pdf>>, consulté le 14 mars 2018.

<sup>87</sup> Christian Lalive d'Épinay, et Dario Spini, *op. cit.*, p. 47-48.

<sup>88</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 33.

Such a sustainable masculinity can function indefinitely without exhausting people, culture and resources<sup>89</sup>.

Ainsi, en exploitant le côté durable de la masculinité, l'homme âgé tente d'apporter une nouvelle image de la masculinité en devenant ce que Todd Reeser propose comme le « *New Age Sensitive Man*<sup>90</sup> ».

### 1.5.1 Le « *New Age Sensitive Man* »

Selon Todd Reeser, « [t]here is a discourse of masculinity [...] that evokes [...] the image of the “New Age Sensitive Man” and repositions masculinity as kinder, softer and in touch with its feminine side<sup>91</sup> ». En ce sens, le « *New Age Sensitive Man* » est pour Reeser ce que « l'homme mou<sup>92</sup> » est pour Elisabeth Badinter. Tout comme le « *New Age Sensitive Man* » de Reeser s'est approprié des caractéristiques féminines et a perdu les qualités fondamentales de l'homme masculin et viril, chez Badinter, « [l]’homme mou [...] [a] cru devoir abandonner toute virilité et adopter valeurs et comportements féminins les plus traditionnels. L’homme dur à la féminité refoulée laissait place à l’homme mou, à la masculinité ignorée<sup>93</sup> ». Il ne représente plus l'idéal masculin classique imposé par la masculinité hégémonique et il met toute conception de normalité masculine à rude épreuve. La virilité du « *New Age Sensitive Man* » n'est pas « construit devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de *peur* du féminin, et d'abord en soi-même<sup>94</sup> ». Sa virilité

---

<sup>89</sup> Joseph Gelfer, *op. cit.*

<sup>90</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 33.

<sup>91</sup> *Ibid.*

<sup>92</sup> Élisabeth Badinter, *op. cit.*, p. 216.

<sup>93</sup> *Ibid.*, p. 216-217.

<sup>94</sup> Pierre Bourdieu, *op. cit.*, p. 78.

n'est pas bâtie sur la crainte de la féminité en lui et encore moins autour de l'idée de s'en défaire. Plutôt, cela donne lieu à un processus de dévirilisation qui suppose une manifestation de caractéristiques féminines. Connell et Messerschmidt, dans leur tentative de repenser le concept de la masculinité hégémonique, citent Collier (1998) qui suggère que « hegemonic masculinity came to be associated solely with negative characteristics that depict men as unemotional, independent, non-nurturing, aggressive, and dispassionate - which are seen as the causes of criminal behavior<sup>95</sup> ». En effet, la construction de la masculinité et la validation de la virilité sont orientées vers la violence; ainsi, le « *New Age Sensitive Man* » se retrouve dans une situation de marginalisation, victime de violence par les hommes qui endossent l'idéal de la masculinité hégémonique.

#### 1.5.2 Le « *New Age Sensitive Old Man* »

Will H. Courtenay dans son article *Constructions of masculinity and their influence on men's well-being: a theory of gender and health*, avance que

[i]t is not only the endorsement of hegemonic ideals but also the rejection of feminine ideals that contributes to the construction of masculinities and to the systematic oppression of women and less powerful men. Rejecting what is constructed as feminine is essential for demonstrating hegemonic masculinity in a sexist and gender-dichotomous society. Men and boys who attempt to engage in social action that demonstrates feminine norms of gender risk being relegated to the subordinated masculinity of “wimp” or “sissy”<sup>96</sup>.

La loi de la masculinité de Robert Brannon – « No Sissy Stuff<sup>97</sup> » – n'engage pas l'élimination de toutes les caractéristiques féminines chez l'homme âgé qui ne refoule pas nécessairement les qualités féminines pour être à la hauteur des attentes du

---

<sup>95</sup> R. W. Connell, et James W. Messerschmidt, *op. cit.*, p. 840.

<sup>96</sup> Will H. Courtenay, *op. cit.*, p. 1389.

<sup>97</sup> Michael Kimmel, *Guyland: The Perilous World Where Boys Become Men*, New York, Harper Collins, 2009. Kindle Edition, p. 45.



patriarcat. Dans cette optique, le concept du « *New Age Sensitive Man* » de Todd Reeser permet de mettre en lumière le concept du « *New Age Sensitive Old Man* » qui représente la vieillesse masculine non-hégémonique.

Le « *New Age Sensitive Old Man* » est un homme âgé émotif. Il se permet l'espoir d'une identité neuve, car il arrive à vaincre les vicissitudes de la vie et refuse de s'approprier les normes de la vieillesse établies par la masculinité dominante. Il reste un exemple vivant de la masculinité subordonnée comme le conçoit Connell. Le « *New Age Sensitive Old Man* » est celui qui, comme le soulève David Jackson dans *Exploring Aging Masculinities*, « can move beyond younger and middle-aged legacies of [...] selfish sexualities and perhaps begin to change their practices and masculine subjectivities<sup>98</sup> ». Cela implique qu'il ne voit plus la vieillesse comme un temps de décrépitude. Plutôt, il la conçoit comme une période de transformation paroxystique de son être. C'est ainsi que l'homme âgé renaît en le « *New Age Sensitive Old Man* » et fait de la vieillesse une machine de guerre contre toute construction culturelle négative en ce qui concerne l'âge avancé.

Si l'on considère la vieillesse comme une machine de guerre, c'est que cette période joue sur un effet de miroir pour mettre de l'avant la dichotomie entre la vieillesse-chaos et la vieillesse-quintessence de l'homme âgé. La vieillesse-chaos est associée au mal-vieillir, c'est-à-dire à des discours sur la vieillesse à connotation négative qui rapprochent l'expérience de vieillir au « vieillissement pathologique (sénilité)<sup>99</sup> ». Pour sa part, la vieillesse-quintessence évoque le bien-vieillir, c'est-à-dire que la vieillesse masculine est appréhendée de manière optimiste. Comme l'explique Claire Crignon-De Oliveira, elle

---

<sup>98</sup> David Jackson, *op. cit.*, p. xv.

<sup>99</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 192.

renvoie à l'image idéalisée d'un corps autonome, capable (physiquement et intellectuellement), image très présente dans la presse de vulgarisation scientifique, qui fait de la santé et de la longévité des normes auxquelles tout un chacun devrait se conformer<sup>100</sup>.

Le bien-vieillir se distingue donc de la vision négative de la masculinité hégémonique et s'assimile à la notion de « vieillissement normal (sénescence)<sup>101</sup> ». De plus, la vieillesse n'est plus réductible à la déchéance; dans le bien-vieillir, l'homme âgé cesse de pathologiser le corps vieillissant. Il rend ainsi meilleures les conditions de l'avancée en âge et Christian Lalive d'Épinay avance que « les rites de passage dans la vieillesse sont rares [...]. Il s'agit moins d'un rite d'entrée dans un âge codifié de la vie que d'un "rituel de mort anticipé" : c'est un deuil<sup>102</sup> », chez le « *New Age Sensitive Old Man* », le rite de passage ressemble davantage à une régénérescence.

En ce sens, en passant de la vieillesse-chaos à la vieillesse-quintessence, le « *New Age Sensitive Old Man* » retrouve l'espoir d'une nouvelle vie, par exemple dans le rapport amoureux et sexuel qu'il tisse avec une femme plus jeune que lui. Celle-ci lui transmet un élan de jeunesse et ravive en lui une certaine fougue. D'ailleurs, dans cette relation entre un vieil homme et une jeune femme, le « *New Age Sensitive Old Man* » fait face à l'illusion de la jeunesse, ce qui le contraint à devoir se dépasser. C'est de cette façon qu'il en viendra à incarner le *Sturdy Oak*. À cet égard, Robert Brannon explique que

what makes a man is that he is reliable in a crisis. And what makes him so reliable in a crisis is not that he is able to respond fully [...] to the situation at

---

<sup>100</sup> Claire Crignon-De Oliveira, « Qu'est-ce que « bien vieillir »? Médecine de soi et prévention du vieillissement », *Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem*, vol. 4, no. 1, 2010, p. 179.

<sup>101</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 192.

<sup>102</sup> Christian Lalive d'Épinay, « La retraite, voyage vers Cythère ou rejet dans les limbes? », dans Danièle Chauvin et Jean Louis Backès, *L'imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, ELLUG, 1996, p. 303.

hand, but rather that he resembles an inanimate object. A rock, a pillar, a species of tree<sup>103</sup>.

Il s'agit essentiellement de voir en l'homme âgé celui qui, désormais, est en mesure de « supporter au mieux les assauts progressifs de l'âge<sup>104</sup> » et de concevoir la vieillesse comme un processus de régénérescence, ce dont il sera question au prochain chapitre.

---

<sup>103</sup> Michael Kimmel, *op. cit.*, p. 46.

<sup>104</sup> Cicéron, *Savoir Vieillir*, Trad. Christiane Touya, Paris, Arléa, 1995, p. 21.

## CHAPITRE II

### LA VIEILLESSE MASCULINE COMME RÉGÉNÉRESCENCE DANS *LA BÊTE QUI MEURT* DE PHILIP ROTH.

*La vieillesse, c'est quand on commence à dire:  
Jamais je ne me suis senti aussi jeune.  
– Jules Renard, Journal, 30 septembre 1897*

La vieillesse est difficile à anticiper. De par son processus irréversible, elle est une fin en soi et pèse sur certains comme un fardeau, une fatalité à laquelle ils tentent néanmoins d'échapper. Dans ce chapitre, il est question de ce combat d'un homme qui n'arrive pas à supporter les assauts du temps voire d'un âge qui l'inscrit de plus en plus en marge de la norme. La peur de vieillir le guette, d'autant que, comme le souligne Jacques Franck dans l'ouvrage *Éloge de la vieillesse*, la vieillesse

séduit si peu que l'on évite son nom. On le masque sous des dénominations enjôleuses, mêlant parfois la flagornerie, le paternalisme, l'imbécilité. On parle de troisième ou de quatrième âge, d'âge avancé, de crépuscule de la vie, voire quelques fois d'âge d'or<sup>105</sup>.

Comble du cynisme, l'homme âgé des romans de Philip Roth résiste. Il essaie tant bien que mal d'enjoliver cette période de sa vie. En effet, s'il accuse le coup des changements, il cherche par tous les moyens de ne pas sombrer ni de céder entièrement à son propre vieillissement. D'ailleurs, dans *Savoir Vieillir*, Cicéron adopte cette idée de la vieillesse comme une régénérescence : « [l]a vieillesse n'est

---

<sup>105</sup> Jacques Franck, *Éloge de la vieillesse*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2013, p. 7.

honorée que dans la mesure où elle résiste, affirme son droit, ne laisse personne lui voler son pouvoir<sup>106</sup> ». C'est autour de cette affirmation de soi que s'articule le projet littéraire de Philip Roth ; la vieillesse n'est pas qu'une lamentation ou une pente descendante. Dès lors, même si l'on tend généralement à analyser le personnage de l'homme âgé comme celui qui est dans l'incapacité d'exercer pleinement sa liberté, son désir et son pouvoir, Roth travaille contre l'idée d'une telle passivité et en fait un espace de concupiscence.

Dans *La bête qui meurt*, Philip Roth porte un regard assez différent sur la vieillesse masculine. Publié en 2001, ce roman est d'ailleurs en continuité avec les autres romans de Philip Roth (*Professeur de désir* et *Le sein*) puisqu'il y reprend le personnage du professeur d'université, David Kepesh. Celui-ci devient le narrateur de *La Bête qui meurt* : un séducteur de 70 ans qui fait une rétrospection de sa vie, en insistant sur le récit particulier de la relation amoureuse qu'il a vécue huit ans plus tôt avec Consuela Castillo, une étudiante d'origine cubaine âgée de 24 ans. Au moment des événements, le professeur est dans la soixantaine, divorcé et solitaire. Il fait la rencontre de Consuela Castillo dans un de ses cours et est immédiatement subjugué par la poitrine de cette dernière. Le roman multiplie les descriptions de leurs rendez-vous et de leurs ébats qui transgressent de nombreuses barrières dont celle de l'âge. C'est ce que d'aucuns appellent « une nouvelle vie » qui commence pour David Kepesh. Au sein de cette relation hors normes, il est rapidement confronté à une montée exceptionnelle de son désir et à un sentiment de dépendance qui mettra à mal ses valeurs libertaires et individualistes. Or, Consuela Castillo disparaît de la vie de David pour revenir, contre toute attente, huit ans plus tard : c'est à ce retour que donne forme *La bête qui meurt*.

---

<sup>106</sup> Cicéron, *op. cit.*, p. 48.

Castillo n'est pourtant plus la femme invincible d'antan. Elle est rongée par un cancer du sein faisant dès lors coïncider, par son corps et le désir qu'il suscite toujours chez David Kepesh, l'ombre de la mort, le passage du temps. Ainsi, malgré la maladie, elle reste aux yeux du professeur celle qui ravive sa flamme et lui insuffle une vie nouvelle. Dans le cadre du présent chapitre, nous analyserons la vieillesse masculine comme une période de régénérescence où la tentative de régénérer la vieillesse masculine, et la vivre comme un temps d'effervescence, entraîne l'homme âgé dans une relation dominante/dominé avec des jeunes femmes qui exercent un pouvoir sur lui. La masculinité passe donc d'un moment de désespoir à celui d'une plénitude dans laquelle le narrateur reprend en main son existence.

## 2.1 La sexualité et le vieillissement : adaptabilité de l'identité masculine

Dans *La bête qui meurt*, la vieillesse masculine n'est pas définie, comme le soutient Rose-Marie Lagrave dans « Ré-enchanter la vieillesse », « en termes de déprise, de privation, de renoncement, en sorte que la vieillesse se réduirait à ce qu'elle n'est plus : une éternelle jeunesse<sup>107</sup> ». Au contraire, la vieillesse masculine se présente, chez Philip Roth, comme un paradoxe : une période de ravissement où l'homme âgé se démarque et se transforme dans la mesure où il cherche à maintenir sa vitalité. De plus, comme l'explique André Bleikasten dans *Philip Roth. Les ruses de la fiction*, « les héros de Roth ont tous une obsession de recommencement<sup>108</sup> ». En ce sens, nous verrons ici un homme âgé qui a la capacité de réinventer sa vie en refusant les stigmates auxquels renvoie le cliché de l'homme âgé déchu qui n'a plus la force, la puissance et la vigueur dont se targue une sorte de masculinité intemporelle et toxique.

---

<sup>107</sup> Rose-Marie Lagrave, « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, vol. 59, no. 3, 2009, p. 113.

<sup>108</sup> André Bleikasten, *Philip Roth. Les ruses de la fiction*, Paris, Éditions Belin, coll. « voix américaines », 2001, p. 13-14.

Cherchant à pallier ces stigmates, l'homme âgé vise par tous les moyens son propre épanouissement en re-sexualisant son existence : répudiant ce que Rose-Marie Lagrave écrit à propos d'une « société [qui] jette un voile pudique sur les sexualités des vieux<sup>109</sup> ». En ce sens, dans *La bête qui meurt*, Philip Roth plonge les lecteurs dans le récit analeptique d'un professeur qui, froidement, établit un constat : « [ça] fait maintenant huit ans ; j'avais déjà soixante-deux ans ; la fille, qui s'appelle Consuela Castillo, en avait vingt-quatre<sup>110</sup> ». La relation de David et de Consuela donne non seulement une tournure douce-amère au roman, mais elle permet aussi de voir un changement qui s'opère au niveau de la représentation de la vieillesse masculine. Le narrateur qui occupe une position d'autorité – la vieillesse masculine hégémonique – lui permet d'obtenir « beaucoup de succès auprès des étudiantes<sup>111</sup> ». Cependant, il n'est plus la même figure d'autorité avec Consuela. Parce qu'il est en train de vieillir, il recherche auprès d'elle une certaine sécurité qui se dissocie difficilement de ses envies sexuelles et de ses sentiments amoureux. David Kepesh voit l'étudiante comme « [l]'antidote de la vieillesse », laquelle est définie par Rose-Marie Lagrave comme « la possession d'une certaine capacité d'autonomie et de liberté<sup>112</sup> ». C'est par elle que débutera ainsi l'affranchissement de David Kepesh et qui permet de voir comment, chez Roth, le portrait du narrateur correspond à une vision constructive de la vieillesse masculine, c'est-à-dire qu'il n'est pas soumis aux codes sociaux obligeant l'homme âgé à la sagesse et au renoncement du désir et de la sexualité.

---

<sup>109</sup> Rose-Marie Lagrave, « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>110</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2004 [2001], p. 14.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>112</sup> Rose-Marie Lagrave, « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, *op. cit.*, p. 117.

Là où, dans le roman, la concupiscence se trame, il n'y a pas de place pour l'amour qui, selon Philip Roth, est « la seule obsession que tout le monde désire<sup>113</sup> ». Plutôt, *La bête qui meurt* pose la question du désir sexuel de David Kepesh qui se conjugue, comme le mentionne André Bleikanten, à « l'obsession [...] de la "seconde chance"<sup>114</sup> ». Le personnage âgé se conditionne : il ne se laisse pas abattre par l'angoisse de l'impuissance et impose sa marque en imposant sur le corps féminin ses propres désirs, son éternel fantasme de jeunesse.

Jean Maisondieu dans son article « Horreur du vieillir : quand le désir se réduit à l'envie » avance qu'« une sexualité qui se réduit à la quête de la possession de l'autre sans laisser [...] place à l'acceptation de ses qualités de sujet désirant et décidant, une telle sexualité fait forcément impasse sur l'inclination amoureuse<sup>115</sup> ». Dans *La bête qui meurt*, David Kepesh n'est pas enclin à l'amour, car « le sexe suffit à [l]'enchanter<sup>116</sup> ». C'est donc par la sexualité et la multiplication des rapports sexuels que Kepesh fait preuve d'une certaine force de conversion, c'est-à-dire que c'est grâce à la sexualisation de son existence qu'il arrive à reconstruire son identité, tout en redonnant une nouvelle image à la vieillesse masculine.

## 2.2 La reconstruction identitaire : rituel de « re-virilisation »

S'autorisant l'affirmation d'une nouvelle identité masculine, le personnage âgé chez Philip Roth tente de conserver sa virilité dans un rituel de « re-virilisation ». Ce rituel consiste à « [r]ecom mencer, [à] refuser le destin programmé par l'hérédité et

---

<sup>113</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 141.

<sup>114</sup> André Bleikasten, *op. cit.*, p. 14.

<sup>115</sup> Jean Maisondieu, *op. cit.*, p. 36.

<sup>116</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 33.



les circonstances, [...] [à] devenir autre pour être enfin soi<sup>117</sup> ». Toutefois, ce rituel de « re-virilisation » se fait littéralement sur le dos d'une jeune femme, car sans elle, il n'existerait pas de rituel. En ce sens, dans *La bête qui meurt*, David Kepesh est vu comme le personnage du vieux professeur concupiscent dans la mesure où il porte un attachement obsessionnel aux plaisirs de la chair, notamment celle de Consuela Castillo. Le rituel commence ainsi avec son retour qui éveillera soudainement les désirs enfouis du narrateur :

Elle, elle découvrait Vélasquez, et moi je redécouvrais l'imbécillité délicate du désir érotique. [...] À ne pas confondre avec la séduction. Il ne s'agit pas de séduction. Ce qu'on déguise, c'est son mobile même, le désir érotique à l'état pur. Les voiles dissimulent la pulsion aveugle<sup>118</sup>.

En effet, il ne s'agit pas de séduction. Plutôt, il est question d'un désir intense que le personnage de David Kepesh a longtemps intériorisé. Ainsi, sous le couvert de son personnage, Philip Roth redéfinit les frontières de la transgression en mettant en lumière la conjonction de plusieurs interdits. Cela implique que face à Consuela, David va encore plus loin en transgressant les codes et les barrières qui existent entre un professeur et son étudiante, même si, comme le narrateur le souligne :

Ces quinze dernières années, être critique culturel à la télévision m'a valu une certaine notoriété locale, et c'est la raison du succès de mon cours. [...] Or moi, je suis sensible à la beauté féminine, tu le sais. Chacun ses faiblesses : telle est la mienne... Je vois cette beauté, et elle me rend aveugle à tout le reste. Dès que ces filles viennent à mon premier cours, je sais presque tout de suite laquelle sera pour moi<sup>119</sup>.

La reconstruction identitaire de David Kepesh dans son rapport avec ses étudiantes se fait non seulement dans l'exploration du plaisir, mais aussi dans l'exploitation et la marchandisation du corps des jeunes femmes et de leur sexualité. Le protagoniste âgé vit son instant présent en cherchant à s'appropriier le corps de l'autre, à s'emparer de

---

<sup>117</sup> André Bleikasten, *op. cit.*, p. 14.

<sup>118</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 31-32.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 13-14.

tout ce que la jeune femme a à lui offrir. C'est donc en possédant, au sens littéral, le corps de Consuela que David arrive à assouvir ses désirs. La possession du corps de son étudiante est, à plusieurs égards, transgressive, et c'est dans cette levée de l'interdit que nous constatons que le narrateur mène sa vie en suivant les normes de la « masculinité connivante<sup>120</sup> » – il lui est facile de transgresser les normes grâce à la position d'autorité qu'il occupe et dont il jouit.

Michael Kimmel, dans l'ouvrage *Handbook of Studies. Men & Masculinities*, avance que « [b]eing a man often means adopting the hegemonic identity; a man's identity may be defined through his sexuality<sup>121</sup> ». Robert M. Greenberg abonde dans le même sens :

Pulling and straining at trust and dependence, sex for Kepesh remains exciting when it involves violating taboos or evading stable structures – when it is subversive to the social order and reasserts the anarchy and egoism of his instincts<sup>122</sup>.

Ce rituel de « re-virilisation » est transgressif dans la mesure où David Kepesh a non seulement des relations sexuelles avec ses jeunes étudiantes, mais il puise à même son narcissisme pour attiser son désir et le légitimer. Or, avec Consuela, le scénario est appelé à changer. Il lui est impossible de faire « preuve de prudence » et de résister à celle qui « savait l'atout qu'était son corps. Elle ne se trompait pas sur elle-même<sup>123</sup> ». David ne peut pas se passer de l'attraction qu'exerce sur lui le corps de Consuela, ce qui fait qu'elle peut entièrement le dominer : par la simple maîtrise de son corps, elle est en mesure de bouleverser l'ordre symbolique, de mettre à mal la

---

<sup>120</sup> Voir le premier chapitre.

<sup>121</sup> Michel, Kimmel, Jeff Hearn et R. W. Connell, *Handbook of Studies. Men & Masculinities*, Londres, Sage Publications, 2005, p. 191

<sup>122</sup> Robert M. Greenberg, « Transgression in the Fiction of Philip Roth », *Twentieth Century Literature*, vol. 43, no. 4, 1997, p. 493, en ligne, <[www.jstor.org/stable/441747](http://www.jstor.org/stable/441747)>, consulté le 26 octobre 2018.

<sup>123</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, op. cit., p. 23.

figure de l'autorité représentée par le professeur. Elle permet indirectement au protagoniste âgé d'enfreindre les règles, subissant malgré elle l'abus du fantasme de David Kepesh. En ce sens, nous avançons que pour donner un nouveau souffle à son identité masculine, Kepesh devient le « Sturdy Oak » qui exploite sa sexualité.

### 2.3 L'homme âgé et la régénérescence : adaptabilité et machisme cliché

Dans *la bête qui meurt*, le narrateur explique le fondement de sa relation avec Consuela qui, selon lui, en s'abandonnant « à un homme plus âgé procure à ce genre de fille une autorité qu'elle ne trouverait dans aucune donne sexuelle avec un jeune homme. Elle connaît à la fois les plaisirs de la soumission et ceux de la maîtrise<sup>124</sup> ». David reconnaît qu'il éprouve un désir sexuel démesuré pour la jeune Consuela dans la mesure où c'est une jeune femme qui parvient à :

monopoliser l'attention d'un homme du monde aussi inaccessible dans tout autre domaine, le consumer de passion, entrer dans un milieu qu'elle admire et qui lui serait autrement fermé – ça, c'est une preuve de pouvoir, et c'est le pouvoir qu'elle veut. Non pas que nous occupions la position dominante à tour de rôle, nous l'occupons à l'unisson ; les rôles ne s'intervertissent pas tant qu'ils ne s'entre-tissent. Voilà pourquoi elle m'obsède, et pourquoi je l'obsède en retour. [...] pourquoi je m'enfonçais un peu plus chaque jour<sup>125</sup>.

Même si la domination entre David Kepesh et Consuela est réciproque, il va de soi que nous ne retrouvons pas, ici, le style habituel de Philip Roth, reconnu pour la misogynie de son œuvre. Selon Richard Lefrançois, cela « signifie aussi le besoin de préserver une certaine continuité et identité<sup>126</sup> ». De fait, pour maintenir une subjectivité pendant cette période, le protagoniste âgé, comme expliqué dans le premier chapitre, incarne un machisme cliché. De plus, ce machisme cliché, sous

---

<sup>124</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 54-55.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 55-56.

<sup>126</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 201.

l'effet de la vieillesse masculine, se transforme, chez David Kepesh, en masochisme vis-à-vis du personnage de la jeune femme.

Par ailleurs, le « *New Age Sensitive Old Man* » est obligé d'endosser le masque social, qui selon les recherches de Enguerran Macia et Nicole Chapuis-Lucciani « va permettre à la personne âgée de continuer son développement personnel en cachant les aspects de sa personnalité susceptibles d'attaques extérieures, tels les signes de vieillissement<sup>127</sup> ». Dans *La bête qui meurt*, David Kepesh porte ce masque afin d'atténuer les effets de la vieillesse qui l'incommodent, et pour démontrer qu'il jouit toujours des attraits de la jeunesse. De plus, le masque permet à David d'avoir le dessus sur la vieillesse masculine afin de pouvoir exploiter la sexualité. Ce qui explique qu'il existe, sans l'ombre d'un doute, un lien, ici, entre la lubricité et la vieillesse masculine. C'est d'ailleurs ce que nous constatons dans le roman lorsque le narrateur déclare que :

On aura beau tout savoir, tout manigancer, tout organiser, tout manipuler, penser à tout, le sexe nous déborde. C'est un jeu très risqué. On éviterait les deux tiers de ses problèmes si on ne s'aventurait pas hors des balises pour baiser<sup>128</sup>.

Cependant, à bien considérer les éléments dans ce passage, nous constatons qu'il y a aussi un revers à ce « masque social ». Comme l'avance le narrateur : « c'est le sexe qui jette le désordre dans nos vies bien réglées en temps normal<sup>129</sup> ». En s'adonnant à des activités sexuelles, le « *New Age Sensitive Old Man* » qu'incarne David Kepesh, bien qu'il prône la masculinité positive, s'avère un masculin défensif. Dans l'ouvrage *Les métamorphoses du masculin*, Christine Castelain-Meunier souligne que « [l]a masculinité défensive s'oppose aux changements des hommes et des femmes. Elle

---

<sup>127</sup> Macia Enguerran et Nicole Chapuis-Lucciani, « La vieillesse et ses masques. Quelle place pour le corps âgé dans le maintien de la subjectivité ? », *Corps*, vol. 5, no. 2, 2008, p. 104.

<sup>128</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 56.

<sup>129</sup> *Ibid.*

cherche au contraire à maintenir le clivage entre les rôles<sup>130</sup> ». Dans le cas qui nous intéresse, le personnage âgé se voit dans l'obligation d'agir ainsi pour perpétuer son état de plénitude dans la vieillesse. De ce fait, David Kepesh avance que :

Dans le sexe, en effet, les plateaux de la balance ne s'immobilisent jamais. Il n'y a pas d'égalité sexuelle, il ne saurait d'ailleurs y en avoir; on n'est pas à parts égales, l'homme et la femme, chacun son lot, en situation d'équilibre. Cette sauvagerie ne se négocie pas de manière quantifiable. [...] On plonge dans le chaos de l'éros, et la déstabilisation radicale qui le rend si excitant. [...] la domination change de camp en permanence, on vit en porte à faux<sup>131</sup>.

Dans l'optique d'une relation de pouvoir et de contre-pouvoir, nous notons la question de la disparité entre l'homme et la femme dans la sexualité démesurée. Philip Roth présente un David Kepesh complice de l'idéologie normative de la masculinité hégémonique. De plus, Roth montre cela en mettant de l'avant le discours agressif de son narrateur qui dit :

Tu veux exclure les rapports de domination, tu veux exclure la capitulation. Mais la domination, c'est le silex, c'est ce qui produit l'étincelle, c'est l'allumage. Et après? Attends ; tu vas voir. Tu vas voir à quoi mène la domination. Tu vas voir à quoi mène la capitulation<sup>132</sup>.

Le jeu de domination et de capitulation permet au personnage âgé, comme le mentionnent Macia Enguerran et Nicole Chapuis-Lucciani, de « brouiller le statut normatif de l'âge<sup>133</sup> », manière de s'éloigner des a priori négatifs concernant la vieillesse masculine.

Dans *La bête qui meurt*, même si Consuela Castillo est la figure féminine qui aide David Kepesh dans son processus de développement, cela n'implique pas qu'elle

---

<sup>130</sup> Christine Castelain-Meunier, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 25.

<sup>131</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 38-39.

<sup>132</sup> *Ibid.*

<sup>133</sup> Macia Enguerran et Nicole Chapuis-Lucciani, *op. cit.*, p. 105.

est à l'abri du masculin défensif. D'ailleurs, c'est à travers Consuela que David retrouve sa propre mégalomanie et cela se fait malgré elle et sur son corps. Comme l'avance le narrateur :

Un soir, elle était étendue sous moi, passive, soumise, elle attendait que je lui écarte les jambes pour me glisser en elle, et moi, je lui ai fourré deux oreillers sous la nuque pour la caler au bon angle contre la tête de lit. Et bien campé sur mes genoux de part et d'autre d'elle, le cul centré au-dessus d'elle, je me suis penché vers son visage, et, en rythme, sans désespérer, je l'ai baisée dans la bouche<sup>134</sup>.

De ce fait, la période de régénérescence est une période de jouissance pour l'homme âgé. Quant à Consuela, elle est littéralement sans voix. C'est le narrateur qui dicte, qui décrit et qui va jusqu'à s'insérer littéralement dans sa bouche. D'ailleurs, David Kepesh se fait le porte-parole de sa propre brutalité à l'égard de Consuela :

J'en avais tellement assez, vois-tu, de ses pipes mécaniques, que pour la choquer, je l'ai clouée là, je l'ai immobilisée en la tenant par les cheveux, que j'avais enroulés autour de mon poing comme un fouet, une lanière, les rênes fixées au mors. Or les femmes n'aiment pas qu'on leur tire les cheveux. [...] Et elles n'aiment pas ça parce qu'elles ne peuvent plus ignorer que l'acte qui a cours, qui doit suivre son cours, est un acte de domination, qui leur fait penser : voilà bien comment je me représentais le sexe. C'est brutal, en fin de compte. Ce type n'est pas une brute, mais il a de la brute en lui<sup>135</sup>.

Par l'entremise de cet épisode de violence sexuelle, Philip Roth met en lumière la masculinité toxique à laquelle le héros se conforme. Roth montre que dans cet épisode de brutalité, il ne s'agit pas de performance sexuelle et encore moins d'un acte charnel mû par le désir. Plutôt, cet épisode de violence représente, pour David Kepesh, un processus compensatoire opérant au détriment de la jeune femme : la jeunesse incarnée par Consuela, et dont il s'empare violemment, lui apporte (à la manière, nous pourrions dire, d'un vampire) une nouvelle source de vitalité. Une vitalité, toutefois, qui correspond à une virilité défensive, « produit des rapports de

---

<sup>134</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, op. cit., p. 51-52.

<sup>135</sup> *Ibid*.

domination<sup>136</sup> ». Cette sexualisation de l'existence de Kepesh est destructrice. Comme l'explique Michael Kimmel au sujet de la masculinité toxique, elle est « *damaging and destructive to women, creating the composite stereotype of the traditional macho man: an emotionally crippled, sex-obsessed, aggressive dominator*<sup>137</sup> ».

Si le « *New Age Sensitive Old Man* » devient le « *Sturdy Oak* », c'est pour assouvir des désirs qui le confirment dans une masculinité qu'il conçoit forcément comme dominante; c'est-à-dire que, comme le mentionne Olivia Gazalé, « [p]our être jugé viril, un homme doit impérativement satisfaire à un certain nombre d'exigences. [...] La virilité, c'est la preuve, l'érection, l'intromission [...] et la vantardise<sup>138</sup> ». En ce sens, la régénérescence de l'homme âgé implique aussi de produire la preuve qu'il est à la hauteur des attentes concernant la masculinité. Dans *La bête qui meurt*, Roth écrit :

Le secret livré aux regards dans l'extase. [...] Tu arriveras presque à jouir rien qu'à la regarder jouir [...]. Tout en elle méritait le coup d'œil. La jalousie avait beau me tourmenter, l'humiliation, les incertitudes sans fin, j'étais toujours fier de la faire jouir. [...] avec Consuela, si je me sentais totalement responsable de sa jouissance, et toujours, toujours c'était une affaire de fierté<sup>139</sup>.

À travers le discours de David Kepesh, nous notons qu'il parle de la jouissance de Consuela comme un accessoire qui ne sert, au final, qu'à témoigner voire attester de sa virilité. Dès lors, même s'il découvre avec Consuela des sentiments comme la

---

<sup>136</sup> Pascale Molinier, « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, vol. 3, no. 1, 2000, p. 39.

<sup>137</sup> Michel Kimmel, Jeff Hearn et R. W Connell, *op. cit.*, p. 182.

<sup>138</sup> Olivia Gazalé, *op. cit.*, p. 248-249.

<sup>139</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 145-146.

jalousie, la dépendance et la peur de vieillir, cela n'empêche jamais le narrateur de Roth de rester maître de ses sentiments, et de ses désirs.

#### 2.4 L'homme âgé et la jeune femme : une sexualité débridée

Dans l'ouvrage *Philip Roth. Les ruses de la fiction*, André Bleikasten souligne que « [l]es romans de Roth ne font pas partie de 'ces livres qu'on ne lit que d'une main'. Il leur arrive de jouer avec la pornographie, mais la comédie du sexe y est bien trop grinçante pour qu'ils n'y succombent jamais<sup>140</sup> ». *La bête qui meurt* fait partie de ces romans où la sexualité masculine est fréquemment vue comme étant, selon Michael Kimmel, puissante et incontrôlable<sup>141</sup>. D'ailleurs, lorsqu'il est question de la sexualité dans la vieillesse masculine, la vision que l'on en donne est péjorative dans la mesure où nous tenons à montrer que l'homme âgé n'est plus socialement désirable. Nous mettons en avant le côté vulnérable de la sexualité masculine en la réduisant à sa dimension génitale. Cependant, « écrivain du désir<sup>142</sup> », Philip Roth ne confine pas la sexualité de son personnage âgé à « un temps restreint et restrictif<sup>143</sup> ». Il arrive, malgré tout, par son écriture, à faire évoluer son personnage ; notamment en offrant une place assez importante à la volupté dans l'économie de la vieillesse masculine.

---

<sup>140</sup> André Bleikasten, *op. cit.*, p. 33.

<sup>141</sup> Michel Kimmel, Jeff Hearn et R. W Connell, *op. cit.*, p. 178.

<sup>142</sup> « Philip Roth : "L'amour, la seule obsession que tout le monde désire », *France Culture*, 2018, en ligne, < <https://www.franceculture.fr/conferences/institut-francais-de-la-mode/philip-roth-amour-seule-obsession-que-tout-le-monde-desire> >, consulté le 22 février 2019

<sup>143</sup> Rose-Marie Lagrave, « L'impensé de la vieillesse : la sexualité », *Genre, sexualité & société*, vol. 6, Automne 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, en ligne <<http://journals.openedition.org/gss/2154>>, consulté le 12 janvier 2019.



Bien que dans la dernière partie de sa vie en tant qu'écrivain, Philip Roth accordait une importance au thème de la sexualité dans ses romans, cela n'implique pas qu'il présente David Kepesh comme un personnage âgé hypersexuel. Plutôt, il s'intéresse à la condition humaine en montrant que même si le corps de son protagoniste âgé vieillit, le désir sexuel de ce dernier ne vieillit pas. Philip Roth représente son personnage âgé comme un être qui exprime une liberté par son désir. Ainsi, dans le roman, le couple « jeunesse débridée et vieillesse expérimentée » représenté par Consuela Castillo et David Kepesh permet de voir le jeu de Philip Roth autour de l'investissement des pulsions du personnage de David Kepesh. Dans cette optique, nous notons que, selon les recherches de Michel Kimmel,

the traditional or fantasy model of sex is being replaced by a “new model of sex” that is no longer focused on a pressurized male performance, but instead focuses on “pleasure, closeness, and self and partner enhancement rather than performance and scoring”<sup>144</sup>.

En effet, dans *La bête qui meurt*, même si David Kepesh est conscient du poids de la vieillesse sur lui, il ne renonce pas à la vie. Au lieu d'une crise de la masculinité liée à la crainte de la castration, le protagoniste âgé sublime son âge et s'investit dans son rapport érotique avec le personnage de la jeune femme. Le professeur âgé fait d'ailleurs une description de sa liaison et de sa relation sexuelle avec Consuela :

Ma liaison avec Consuela a duré un peu plus d'un an et demi. Nous ne retournions plus que rarement au restaurant ou au théâtre. Elle avait trop peur des indiscretions de la presse [...]; moi, je ne m'en plaignais pas, parce que sitôt que je la voyais j'avais envie de la baiser sans me farcir au préalable une pièce de merde. [...]. Elle finissait par passer la nuit chez moi, et nous prenions le petit déjeuner ensemble [...]. On se voyait une ou deux fois par semaine<sup>145</sup>.

Cette liaison transforme le narrateur qui tente, comme le mentionne Todd Reeser dans l'ouvrage *Masculinities in Theory*, « to remasculinize the self in sex, looking for

---

<sup>144</sup> Michel Kimmel, Jeff Hearn et R. W Connell, *op. cit.*, p. 189.

<sup>145</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 130-131.

other ways to give pleasure to another person and transforming how masculinity is defined<sup>146</sup> ». Dans cette optique, David Kepesh pousse la vieillesse masculine hégémonique vers la vieillesse masculine non-hégémonique, deux concepts dont il a été question dans le premier chapitre. Ainsi, David Kepesh prône la masculinité positive et considère Consuela comme « une œuvre d'art, d'art classique, une beauté classique, mais vivante, bien vivante, et [...] elle représente cette magie du féminin à laquelle nul homme n'échappe<sup>147</sup> ». Pour le « *New Age Sensitive Old Man* », Consuela est une œuvre d'art, à la limite de la femme-objet. Subjugué par une telle beauté, il semble que pour ne pas y échapper, justement, il faille forcément la désirer, la posséder.

Dès lors, lorsqu'il s'agit d'assouvir ses pulsions, le machisme cliché prend le dessus sur le « *New Age Sensitive Old Man* » et le professeur âgé chosifie Consuela, la femme œuvre-d'art non pas pour l'admirer, mais cette fois, il le fait pour l'assujettir. En ce sens, Philip Roth évoque la part d'animalité chez son protagoniste âgé et Consuela devient celle à travers qui Kepesh s'efforce d'assouvir son désir de régénérescence. Ainsi, nous notons qu'en s'adonnant à une sexualité intense, David Kepesh ne se détache pas du côté animal qui est intrinsèquement lié à une certaine conception de l'homme viril. D'ailleurs, le narrateur avance :

C'est vrai que je suis curieux d'elle, mais c'est parce que j'ai envie de la baiser. Je me passerais de cet intérêt pour Kafka et Vélasquez. [...] Vingt minutes de voiles pudiques et je commence déjà à me poser des questions. Mais qu'est-ce que ça a à voir avec ses seins, sa peau, son port de tête, tout ça? L'art du flirt à la française me laisse froid. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'impératif sauvage. Non, il ne s'agit pas de séduction. On se joue une comédie. Une comédie qui consiste à fabriquer un lien factice, et tristement inférieur à celui que crée sans la moindre artifice le désir érotique<sup>148</sup>.

---

<sup>146</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 103.

<sup>147</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 72.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 33-34.

Ainsi, ce côté animal du personnage âgé permet de revenir sur la question de la sexualité débridée de David Kepesh qui, comme le note Christine Condamin dans son article « La métamorphose de l'homme en sein et le fantasme d'une jouissance illimitée dans *Le Sein* de Philip Roth », « présente son ardeur sexuelle sous un côté bestial et instinctuel<sup>149</sup> ». La sexualité de David Kepesh se limite à une seule injonction : « de baiser cette fille<sup>150</sup> » qu'il considère comme « la canonique femelle fertile de notre espèce mammifère<sup>151</sup> ». Le champ lexical de l'animalité permet de comprendre que le narrateur, dans le roman, conçoit sa relation sexuelle avec Consuela comme une affaire de pulsion, d'instinct, de nature, et surtout, suivant un ordre naturel où le mâle domine. Une force qui non seulement le guide, mais agit comme un impératif : « le corps viril semble parfois plus proche de celui de la bête que de celui de la femme. La virilité est en effet volontiers assimilée à la force animale<sup>152</sup> ».

La régénérescence de David Kepesh est ainsi transformatrice dans la mesure où, dans *La bête qui meurt*, la sexualité de l'homme âgé est sans retenue et en passe par le devenir-animal. Dans cette optique, Gilles Deleuze et Félix Guattari dans l'ouvrage *Mille Plateaux* souligne que

La sexualité est une production de mille sexes, qui sont autant de devenirs incontrôlables. La sexualité passe par [...] le devenir-animal de l'humain : émission de particules. Il n'y a pas besoin de bestialisme pour ça, bien que le bestialisme puisse y apparaître<sup>153</sup>.

---

<sup>149</sup> Christine Condamin, « La métamorphose de l'homme en sein et le fantasme d'une jouissance illimitée dans *Le Sein* de Philip Roth », *Adolescence*, vol. n° 57, no. 3, 2006, p. 723.

<sup>150</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 34,

<sup>151</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>152</sup> Olivia, Gazalé, *op. cit.*, p. 207.

<sup>153</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, p. 341.

*La bête qui meurt* est un roman sexuellement explicite dont le titre nous invite d'emblée à considérer le personnage âgé comme une bête, ou du moins, sa sexualité comme bestiale. Il ne s'agit pas, ici, de se mettre dans la peau de l'animal, ni de s'approprier des caractéristiques des animaux. Le protagoniste âgé ne devient pas littéralement un animal pour assouvir son désir. Plutôt, Philip Roth évoque l'union de deux corps différents qui provoque chez les deux personnages, et particulièrement chez David Kepesh, une expérience qui a à voir avec le côté animal et se décline en un désir ardemment physique. Ainsi, c'est Kepesh qui en profite et la validation de sa virilité se fait uniquement dans une relation intergénérationnelle au détriment de l'épanouissement, voire de l'émancipation, de Consuela par rapport au script hétéronormatif. C'est sa rencontre avec elle qui rajeunit l'homme âgé, certes, et c'est peut-être aussi à travers elle qu'il arrive à surpasser la crise de la masculinité en concevant la vieillesse masculine comme une période de régénérescence, mais cela suppose une forme de domination qui n'est pas sans rappeler la chasse; le domaine où l'animal est rarement vainqueur.

## 2.5 La vieillesse masculine : musique et sexualité

Le protagoniste âgé de *La bête qui meurt* incarne une figure de désir et de sexualité insatiable ; il est le « vieillard lubrique » abordé dans le premier chapitre. Roth écrit: « Quelle bêtise d'être soi-même. Quelle inévitable imposture, d'être qui que ce soit! Chaque excès m'affaiblissait – mais que faire quand on est insatiable?<sup>154</sup> ». Le personnage a recours à la musique qui devient, outre l'acte sexuel, un élément qui soutient et prolonge l'expérience régénératrice de la virilité. Dans *La bête qui meurt*, après le départ de Consuela, la musique devient pour le narrateur une source d'inspiration pour appuyer sa régénérescence et, surtout, combler le vide et l'absence de sexualité :

---

<sup>154</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, op. cit., p. 106.

Le manque n'a jamais disparu, même quand elle était à moi. L'émotion première, je te l'ai dit, c'était ce manque. Ça l'est toujours. Ce manque qui me réduisait à la mendicité amoureuse ne trouvait pas de répit. Je l'éprouvais en présence. Je l'éprouvais loin d'elle. [...] Pour m'empêcher de ruminer la perte de Consuela, et de m'obnubiler sur cette soirée comme clé de toutes mes erreurs tactiques, il ne fallait souvent me lever en pleine nuit et jouer jusqu'à l'aube<sup>155</sup>.

David Kepesh joue d'une manière obsessionnelle de la musique pour oublier Consuela. Force est d'imaginer que l'absence de la jeune femme poussera dangereusement ce dernier vers la déchéance, mais ce n'est pas le cas. La musique devient thérapeutique voire un exutoire pour David Kepesh, dans la mesure où elle prolonge, à la manière d'un respirateur artificiel, son désir, sa vitalité retrouvée. Ainsi, pour pallier l'absence de Consuela, le professeur avance qu'il a recours à

ce que Casanova appelait le « remède de l'écolier », je me suis masturbé. Je m'imaginai au piano, et elle debout, nue, à mes côtés. Nous avons d'ailleurs jouée ce tableau vivant, l'imagination ne faisait que relayer le mémoire. Je lui avais demandé de se déshabiller et de me laisser la regarder tout en se jouant la sonate en *ut* mineur de Mozart, et elle s'était prêtée au jeu. [...] Je la vois, debout près du piano, ses vêtements à ses pieds, comme le soir où, tout habillé, je lui jouais cette sonate en *ut* mineur en faisant de l'andante une sérénade à sa nudité<sup>156</sup>.

Philip Roth montre que la plénitude de cet instant dans l'imagination de son narrateur est si intense que la musique élève ses pulsions à un niveau supérieur. Ainsi, la musique présente une charge érotique et attise l'ivresse psychosexuelle de David, lui permettant de s'adonner sans inhibition et compulsivement à la masturbation. C'est d'ailleurs ce que Philip Roth souligne dans *La bête qui meurt* :

Je jouais du Beethoven et je me masturbais. Je jouais du Mozart et je me masturbais. Je jouais du Haydn, du Schumann, du Schubert et je me masturbais en pensant à elle. Parce que je n'arrivais pas à oublier ses seins, ses seins épanouis, avec leurs tétons, la façon qu'elle avait d'y nicher ma bite et de me caresser avec<sup>157</sup>.

---

<sup>155</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, op. cit., p. 135.

<sup>156</sup> *Ibid.*, p. 142-143.

<sup>157</sup> *Ibid.*, p. 145.

La masturbation occupe une place importante non seulement dans la vie du personnage âgé, mais encore plus intensément dans la période de vide qui suit la disparition de la jeune femme; l'expérience est d'ailleurs extatique pour le professeur, car ce n'est qu'après ses séances masturbatoires qu'il « cesse d'être malade de désir<sup>158</sup> ». Cependant, ce plaisir solitaire recèle l'illusion de l'aboutissement du fantasme de régénérescence de David Kepesh. L'excès de masturbation traduit la continuité de sa domination du corps de la jeune femme. C'est-à-dire que c'est une continuité de ce qu'il faisait avec Consuela, à savoir assujettir cette jeunesse dans le but de faire de la femme l'extension de son propre corps à lui; en jouir en la mettant littéralement à sa main. Le protagoniste âgé de Roth donne l'impression de parvenir à un vieillissement réussi, car il atteint le summum de la jouissance par la masturbation. Toutefois, si David Kepesh jouit de son corps, c'est à la jeune femme qu'il pense, confirmant ainsi le rôle qu'a toujours joué Consuela : un fantasme qu'il ne parvient pas à exulter.

Enfin, la réminiscence est l'étape ultime qui cristallise la régénérescence de l'homme âgé. Ainsi que l'écrit Roth :

La seule chose qu'on comprenne chez les vieux, quand on ne l'est pas soi-même, c'est qu'ils ont été marqués par leur temps. Mais comme on ne comprend que ça, on les fige dans leur temps. [...] Seulement la vieillesse, ça veut aussi dire que malgré son *avoir-été*, ou en plus de lui, en prime de lui, on *est* encore. L'*avoir-été* est vivace. Mais en même temps, on est toujours-là, et on est habité par cet *être-là* dans sa plénitude, tout autant que par l'*avoir-été* la passéitude<sup>159</sup>.

Dans *La bête qui meurt*, il est donc clair que le personnage de David Kepesh s'inscrit dans un entre-deux, c'est-à-dire qu'il se tient sur la ligne fine de « l'*avoir-été* » et de

---

<sup>158</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 145.

<sup>159</sup> *Ibid.*, p. 59.

l'« être-là » et ce, non pas pour régler la vieille pendule de la vie, mais pour continuer à capitaliser sur ses fantasmes, à utiliser ses souvenirs comme un trophée : la preuve à soi d'un accomplissement, d'une expérience à la fois concrète et intangible de ses désirs assouvis, maîtrisés. Or, tout ce qui monte doit redescendre... et « [n]'est-ce pas Yeats qui écrivait : Consume mon cœur ; malade de désir, / et attaché à une bête qui meurt / Il ne sait ce qui lui arrive<sup>160</sup> »?

---

<sup>160</sup> Philip Roth, *La bête qui meurt*, *op. cit.*, p. 145.

### CHAPITRE III

#### LA VIEILLESSE MASCULINE : UNE DÉCADENCE DANS *LE RABAISSEMENT* DE PHILIP ROTH

*À la fin d'une vie, la vieillesse revient en nausées.  
Tout aboutit à ne plus être écouté.  
Albert Camus, L'Envers et l'endroit*

Durant l'opéra *Champion*, présenté par l'Opéra de Montréal en février 2018, le protagoniste, Emile Griffith chantait *What is it to be a man?*. Il va sans dire que cette question, posée par un acteur jouant le rôle d'un homme âgé qui vogue sur les flots de la réminiscence de sa jeunesse où il était boxeur, nous interpelle. Si la réminiscence aiguise la quête de la volupté de l'homme âgé, l'expérience de la vieillesse est, quant à elle, irréductible. C'est-à-dire que dans cette expérience, où s'opposent le désir et la désolation, le combat que mène l'homme âgé est voué à l'échec. Pris au piège entre Éros et Thanatos, l'homme vieillissant tente par tous les moyens de préserver, voire de multiplier les sources de son enthousiasme d'antan.

C'est dans cette optique que Theodore Solotaroff, dans la préface du roman *Le Sein* de Philip Roth, avance que « Roth crée un modèle suprêmement sensible d'égo mâle en péril dont les tactiques d'adaptation [...] et de résignation atteignent [...] au plus profond de l'identité même de l'être dans toute sa banalité et son mystère<sup>161</sup> ».

---

<sup>161</sup> Philip Roth, *Le Sein*, Paris, Éditions Gallimard, 1984, p. 17.



En effet, le projet littéraire de Roth s'articule autour de cette idée d'« ego mâle en péril » en essayant de répondre à la question « qu'est-ce qu'un homme? ». Or, cette tentative creuse, à travers l'écriture, un écart entre ce que le narrateur ressent et ce que la société lui renvoie comme image de lui-même.

Philip Roth dans son roman *Le rabaissement*, porte un regard sur la vieillesse masculine face à la fuite implacable du temps. Publié en 2009, le roman raconte l'histoire de Simon Axler, un acteur de renom âgé de 65 ans. Il a perdu son magnétisme, son talent et sa détermination à performer sur scène. Il s'engouffre dans un sentiment d'infériorité qui le mène rapidement vers la dépression. Durant cette période, Simon Axler nourrit des pulsions suicidaires et finit par être interné durant vingt-six jours. À sa sortie de l'hôpital psychiatrique, il rencontre Pegeen, une jeune femme qui rallume en lui une passion érotique. Simon transforme Pegeen, jeune lesbienne, en une femme hétérosexuelle et projette sur elle l'illusion d'une vie amoureuse. Il comprend néanmoins rapidement qu'il n'était pour elle qu'une banale expérience, voire un copain de libertinage. En effet, Pegeen le quitte pour une jeune femme. Humilié par cette impression d'échec, Simon met fin à sa vie. L'analyse que nous proposons ici, c'est de penser la vieillesse masculine comme une période de dégénérescence où la masculinité, en crise, tend vers l'abattement, la solitude et le suicide.

### 3.1 La vieillesse masculine : une perte de la magie

« Le pire, dans la vieillesse, c'est de sentir qu'on déplaît à tout le monde<sup>162</sup>. » C'est par ce constat que Cicéron explique l'erreur que fait l'homme âgé dans son œuvre *Savoir Vieillir*. L'homme âgé voit le grand âge comme une défaite. La crise de la masculinité provoque la conscience de la finitude et la sensation d'une perte, une

---

<sup>162</sup> Cicéron, *op. cit.*, p. 38.

carence – ce que Caradec qualifie d'« âgisme interactif » qui désigne « la manière dont l'identité personnelle se construit en réaction aux images de soi renvoyées par les autres<sup>163</sup> ». Cette conscience est complexe dans la mesure où elle met en jeu le devenir autre. Cela implique que nous pouvons résister à la fatalité de « devenir vieux », mais nous ne pouvons pas nous empêcher de vieillir. D'ailleurs, Philip Roth débute son roman *Le rabaissement* ainsi : « Il avait perdu sa magie. L'élan n'était plus là<sup>164</sup> ». Ce début nous plonge d'emblée dans la sphère du grand âge quand le protagoniste Simon Axler, acteur âgé, prend conscience de sa finitude. Ce dernier se retrouve dans une situation où le devenir âgé le force à se retrouver à la fois dans une situation de défaite et d'impuissance. Comme l'exprime Cicéron : « [o]n vieillit insensiblement sans en avoir conscience et, au lieu d'être brutalement brisé par l'âge, c'est peu à peu que l'on s'éteint<sup>165</sup> ». C'est dans cette optique que nous nous référons au protagoniste de ce roman, Simon Axler, qui, au sommet de sa gloire, était pris dans la masculinité hégémonique. Philip Roth montre comment son personnage passe de quelqu'un qui incarnait la masculinité hégémonique à celui qui incarne, comme nous l'avons expliqué dans le premier chapitre, le « *New Age Sensitive Old Man* ». Dans *Le rabaissement*, Philip Roth met en scène la perte du pouvoir dont jouissait jadis son narrateur grâce à la gloire de sa carrière d'acteur. Il le montre dépouillé d'une identité masculine qui était sa fierté pendant sa jeunesse :

Cesser aussi brutalement d'être l'acteur qu'il était, c'était inexplicable : comme si une nuit, pendant son sommeil, on l'avait dépossédé du poids et de la substance de son identité professionnelle. La capacité de parler sur scène et d'écouter quand on lui parlait, c'est à cela que ça revenait, et c'était ce qui avait disparu<sup>166</sup>.

---

<sup>163</sup> Vincent Caradec, « L'épreuve du grand âge », *Retraite et société*, *op. cit.*, p. 26.

<sup>164</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2011 [2009], p. 11.

<sup>165</sup> Cicéron, *op. cit.*, p. 49-50.

<sup>166</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 20-21.

Force est de constater que le personnage n'arrive pas à se dissocier, au présent de son vieillissement, de son identité masculine passée. Il se trouve ainsi, à travers un travail de mémoire, et surtout malgré lui, dans un processus de transformation : il devient quelqu'un d'autre. Cela implique qu'il ne s'identifie plus à l'identité masculine de l'acteur âgé, comme l'écrit Philip Roth dans son roman :

Autrefois, quand il jouait, il ne pensait à rien. Ce qu'il faisait bien, c'était par instinct. Maintenant il pensait à tout, et cela tuait toute spontanéité, toute vitalité. Il essayait de contrôler son jeu par la pensée, et il ne réussissait qu'à le détruire. Bon se rassurait Axler, c'est un accident de parcours. Même s'il avait déjà la soixantaine. [...] Il était incapable de jouer. La façon dont il savait, autrefois, capter et retenir l'attention du public! Et maintenant il redoutait chaque représentation, il la redoutait toute la journée<sup>167</sup>.

Simon Axler se trouve dans un processus régressif dans la mesure où l'auteur le présente comme un personnage qui s'engouffre dans la dégénérescence. Ainsi, n'ayant pas fait le deuil de son passé, il ne dispose plus des capacités de vivre au présent. Désormais « vieux », Simon Axler, redoute et craint de se retrouver sur scène, car il n'arrive plus à s'y surpasser :

[i]l n'arrivait pas à jouer le Shakespeare assourdi, et il n'arrivait pas à jouer Shakespeare assourdissant, or il avait joué Shakespeare toute sa vie. Son Macbeth était grotesque, tous ceux qui l'avaient vu l'avaient dit, et même des gens qui ne l'avaient pas vu<sup>168</sup>.

N'étant plus à la hauteur des attentes des spectateurs, Simon Axler n'incarne plus ce modèle masculin auquel le public a envie de croire. Il n'est plus, comme le mentionne Thierry Hoquet dans son œuvre *La virilité : à quoi rêvent les hommes?*, celui « qui a le pouvoir et qui contrôle la scène<sup>169</sup> ». Plutôt, il est pris dans un jeu périlleux afin d'assurer son existence sur la scène. La vieillesse ne lui permet pas de faire face aux regards des spectateurs, et encore moins, de s'assumer comme acteur âgé sur scène.

---

<sup>167</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 12.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>169</sup> Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 98.

En effet, c'est parce que la vieillesse masculine est visible que le protagoniste se sent dépossédé de son identité et qu'il cherche à « s'installer dans la virilité en s'emparant d'un objet ou d'un savoir, ou en reconquérant un pouvoir qu'[il a laissé] s'endormir<sup>170</sup> ». Ainsi, ne pouvant plus occuper voire récupérer une quelconque position de force, Simon Axler traverse une période d'incertitude qui lui fait perdre de vue le chemin non seulement vers la scène, mais vers la reconquête de son identité masculine.

Philip Roth écrit : « Mais l'élan vital, c'est l'élan vital. Je suis devenu incapable de jouer. Quelque chose de fondamental a disparu. C'était peut-être inévitable. Les choses s'en vont<sup>171</sup> ». Ce passage traduit comment cette période non seulement d'incertitude, mais d'incapacité, porte atteinte à sa masculinité. De plus, le protagoniste âgé devient un objet psychologiquement et physiquement troublé :

Il hurlait lorsqu'il se réveillait au milieu de la nuit et se retrouvait piégé dans le rôle d'un homme privé de lui-même, de son talent, de sa place dans le monde, un homme méprisable qui n'était rien de plus que l'inventaire de ses défauts. [...] Et quand il finissait par se lever, la seule chose à laquelle il pouvait penser était le suicide, et pas seulement une simulation. Un homme qui voulait vivre jouant un homme qui veut mourir<sup>172</sup>.

Cette période de la vie de Simon Axler permet de le voir comme « l'homme qui pleure<sup>173</sup> », pris dans une situation de désengagement. De ce fait, si Simon Axler est entraîné dans une sorte de folie qui est étroitement liée à son impossibilité de performer sur scène, c'est parce qu'il ne se conforme plus aux stéréotypes de l'idéologie dominante masculine. En effet, dans *Les nouvelles frontières de l'âge*, Richard Lefrançois explique que nous nous intéressons « surtout au caractère

---

<sup>170</sup> Thierry Hoquet, *op. cit.*, p. 134.

<sup>171</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 45.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 16.

<sup>173</sup> Voir le premier chapitre.

réductionniste [...] de la vieillesse qui a pour effet de légitimer des représentations négatives et stéréotypées de l'âge avancé<sup>174</sup> ». En ce sens, les normes de la masculinité hégémonique sont restrictives et ne permettent pas à l'acteur âgé, dans le roman de Roth, et comme le mentionnent Elaine Wiersma et Stéphanie Chesser dans l'article *Masculinity, ageing bodies*, de « reproduce and resist hegemonic cultural and social norms<sup>175</sup> ». En ce sens, il se retrouve dans un état de « masculinité subordonnée<sup>176</sup> » et, aux prises avec l'expérience de la folie, contraint à se retrouver dans un hôpital psychiatrique. D'ailleurs,

Le psychiatre qu'il vit, le docteur Farr, mit en doute que ce qui lui était arrivé pût véritablement être sans motif, et [...] il lui demanda d'examiner les circonstances de sa vie qui avaient précédé l'apparition de ce qu'il décrivit comme « le cauchemar universel ». Il voulait dire par là que la mésaventure de l'acteur au théâtre – monter sur les planches et s'apercevoir qu'on est incapable de jouer – faisait partie des rêves inquiétants de beaucoup de gens, des gens qui, contrairement à Simon Axler, n'étaient pas des comédiens professionnels. Monter sur les planches et être incapable de jouer faisait partie des scénarios classiques que presque tous les patients venaient raconter un jour ou l'autre<sup>177</sup>.

À travers le discours du personnage du psychiatre, Philip Roth qualifie les signes régressifs du narrateur de « cauchemar universel<sup>178</sup> ». Ce cauchemar représente les mésaventures de l'acteur âgé « [a]u Kennedy Center, c'était comme s'il n'avait jamais joué de sa vie, et là, c'était comme s'il n'avait jamais lu une pièce de sa vie [...]. Il n'arrivait pas à retenir qui disait quoi<sup>179</sup> ». Cet épisode dévoile l'incapacité de Simon Axler à jouer ses rôles préférés dans les pièces de théâtre, car il se rend compte

---

<sup>174</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 197.

<sup>175</sup> Elaine Wiersma et Stéphanie Chesser, *op. cit.*, p. 243.

<sup>176</sup> Voir le premier chapitre.

<sup>177</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 21.

<sup>178</sup> *Ibid.*

<sup>179</sup> *Ibid.*, p. 47.

qu'il n'est plus le jeune Simon Axler – l'acteur qui avait un pouvoir sur scène. Il devient, malgré lui, représentant des stéréotypes sociaux. Suivant les recherches de Elaine Wiersma et Stéphanie Chesser, « old age as revealed in the body is a mask which conceals the essential identity of the person underneath. Ageing portrays the body as pathological and deviant, while the inner self remains<sup>180</sup> ». Cette réflexion de Wiersma et Chesser sous-tend l'idée qu'à cause de la vieillesse, il devient impossible pour Simon Axler de développer une intelligence émotionnelle, comme si l'homme âgé n'arrivait plus à maîtriser ses émotions, que ce soit sur scène ou même lors d'une rencontre avec son médecin. Comme l'écrit Roth :

Il fit tout son possible pour dire la vérité, et mettre ainsi au jour l'origine de son état [...]. Mais, à sa connaissance, rien de ce qu'il put dire au médecin compréhensif et attentif assis en face de lui ne révéla la moindre cause possible au « cauchemar universel »<sup>181</sup>.

Le roman décrit avec fatalisme le cheminement de son protagoniste. Plus il vieillit, plus Simon Axler tombe dans la déchéance. Ce qui incite à penser que la cause même de l'échec de la masculinité serait l'incapacité pour l'homme de négocier le passage du temps.

Cela implique qu'en voulant perpétuer la masculinité hégémonique et rester ainsi accroché à une identité masculine traditionnelle, Simon Axler n'arrive pas à se défaire d'« un sentiment de dépossession<sup>182</sup> ». Selon Todd Reeser, une telle incapacité, doublée d'angoisse, « can be highly stressful for masculinity and suggests an important way in which men are “dominated by their domination”, or in which masculinity functions as other to the male body<sup>183</sup> ». Nous aurions ainsi une image

---

<sup>180</sup> Elaine Wiersma et Stéphanie Chesser, *op. cit.*, p. 245.

<sup>181</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 22.

<sup>182</sup> Marie Marchand, *op. cit.*, p. 23.

<sup>183</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 104.

négative de la vieillesse masculine, car Simon Axler subit une crise identitaire qui semble liée, comme le soulève Richard Lefrançois « à des événements potentiellement perturbateurs et stressants et [...] l'abandon ou l'exonération de rôles valorisants<sup>184</sup> ». Ces événements dévoilent, chez Simon Axler, non seulement la crainte de ne plus pouvoir monter sur scène, mais de jouer et d'être à la hauteur de ce qu'il a été. Mais c'est également, comme le souligne Marie Marchand dans son article « Regards sur la vieillesse », « une dévalorisation de l'image de soi et une blessure narcissique<sup>185</sup> ». C'est-à-dire que Simon craint de ne plus pouvoir être cet autre que jadis il était et d'incarner l'image grandiose que les gens avaient de lui : « le dernier des meilleurs comédiens américains du répertoire classique<sup>186</sup> ». Comme l'écrit Castelain-Meunier : « [l]es limites à la satisfaction pure et simple du désir se situ[ent] autour de la conception de soi et de l'autre comme objet et non pas comme sujet. Toute angoisse du vieillissement s'exprim[e] autour de ce dilemme<sup>187</sup> ». C'est à l'échec de cette satisfaction « pure et simple » que fait face le narrateur chez Philip Roth.

Par ailleurs, Simon Axler se trouve dans un « processus de déprise<sup>188</sup> ». À travers le récit de son angoisse, il témoigne d'une fixation sur le vieillissement, c'est-à-dire qu'il nourrit une image dévalorisante de lui sur scène par l'usage d'un langage défaitiste : « [c]'est fini, je n'ai plus de talent, c'est terminé<sup>189</sup> ». Cette forte impression de finitude opère non seulement une rupture avec l'univers théâtral, mais

---

<sup>184</sup> Richard Lefrançois, *op. cit.*, p. 196.

<sup>185</sup> Marie Marchand, *op. cit.*, p. 23.

<sup>186</sup> Philip Roth, *op. cit.*, p. 12.

<sup>187</sup> Christine Castelain-Meunier, *op. cit.*, p. 47.

<sup>188</sup> Voir le premier chapitre.

<sup>189</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 37.

également vis-à-vis de sa propre confiance en lui. Tenu au sol par sa fragilité, le narrateur est dépassé par le vieillissement et en vient à incarner l'objet de stigmatisation des spectateurs, et de lui-même. En effet, il y a dans cette tendance de Simon Axler à s'autodénigrer une affirmation de sa propre médiocrité, où, justement, « [j]ouer consistait, soir après soir, à tâcher de s'en tirer le moins mal possible<sup>190</sup> ». L'incapacité de jouer sur scène est dès lors annonciatrice d'un début de la dégénérescence qui s'accroît dangereusement avec l'arrivée de Pegeen dans sa vie. Un événement qui fait que l'acteur âgé devient un « *New Age Sensitive Old Man* » et tente de renégocier son identité en tant qu'homme. Cependant, sous l'effet du vieillissement et de l'impuissance, un conflit se dessine : il ne résiste pas à l'obsession de perpétuer son identité sexuée. L'impossibilité de se détacher de cette conception de la masculinité hégémonique, jeune et puissante, résulte inmanquablement en un échec; au final, c'est l'incapacité à négocier le passage du temps qui contraint le narrateur de Roth à sombrer dans le désespoir.

### 3.2 La masculinité : une obsession

Nous avons mentionné dans le premier chapitre que le « *New Age Sensitive Old Man* » peut incarner le *Sturdy Oak*<sup>191</sup> de manière à remettre en cause l'identité masculine de l'homme âgé, surpasser la crainte de la castration et se concentrer, comme le mentionne Todd Reeser dans *Masculinities in theory*, « on remasculinizing the male body in the face of disability<sup>192</sup> ». *Le rabaissement* montre comment le narrateur, aux côtés de la jeune Pegeen, résiste à l'idéologie masculine dominante non pas par la violence, mais en adhérant aux principes de la « masculinité

---

<sup>190</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>191</sup> Michael Kimmel, *op. cit.*, p. 46.

<sup>192</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 104.



connivente<sup>193</sup> ». Cette quête que Philip Roth décrit à travers son narrateur a à voir avec ce qu'Olivia Gazalé décrit comme le « piège que l'homme s'est tendu lui-même [...] qui fit de lui le maître absolu<sup>194</sup> ». L'envie de devenir un homme viril est tellement forte que Simon Axler se voit projeté, dans l'univers du roman, dans une furieuse quête de la masculinité stéréotypée.

Il y a bel et bien un avant et un après à la crise de cette masculinité du narrateur que dépeint Philip Roth, notamment par l'arrivée impromptue de Pegeen : « avant l'arrivée de Pegeen, il était persuadé qu'il était un homme fini : il en avait bel et bien fini avec le métier d'acteur, les femmes, les rapports humains, fini à jamais avec le bonheur<sup>195</sup> ». Cela dit, ce moment « avant » l'arrivée de la jeune femme est celui de son internement. Cet épisode est important dans la mesure où Philip Roth montre que c'est à l'hôpital psychiatrique que son personnage ne se positionne pas ultimement comme un homme vulnérable. Par contre, comme le mentionne Todd Reeser « a man who fears castration or suffers anxiety about masculinity also wants to release that anxiety<sup>196</sup> ». En agissant ainsi, il serait possible d'affirmer que Simon Axler nourrit un certain espoir de récupérer l'image que les autres avaient jadis de lui, c'est-à-dire un homme viril, ou qu'il tente désespérément de ne pas laisser tomber cette image.

Il y a d'ailleurs, dans l'écriture de Philip Roth, une forte insistance à évoquer le passé de son narrateur, comme s'il s'efforçait lui aussi de ne pas perdre le cap sur la virilité de son sujet : « il n'avait pas perdu la démarche chaloupée, pleine

---

<sup>193</sup> Voir le premier chapitre.

<sup>194</sup> Olivia Gazalé, *op. cit.*, p. 15.

<sup>195</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>196</sup> Todd W. Reeser, *op. cit.*, p. 123.

d'assurance, de l'homme fatal, qui avait contribué jadis à faire de lui un Othello si original<sup>197</sup> ». De manière à éviter de se retrouver dans une position de vulnérabilité, le « New Sensitive Old Man » que devient le narrateur de Roth se transforme sous sa plume en « homme âgé fatal », c'est-à-dire en un homme âgé utilisant son statut pour perpétuer sa domination non seulement sur une jeune femme, mais sur une jeune femme lesbienne. Il est d'ailleurs intéressant de noter qu'Axler refuse catégoriquement de se faire pénétrer par Pegeen au cours d'un rapport sexuel. Selon Jonathan Kemp, « passivity and powerlessness, come into play in our traditional understanding of the penetrated male body<sup>198</sup> ». C'est d'ailleurs en ce sens que nous abordons la masculinité comme une véritable obsession pour le personnage de Simon Axler.

Dans *Le rabaissement*, Phillip Roth présente Simon Axler comme l'homme type de la masculinité hégémonique, à savoir quelqu'un qui est « bien assez costaud pour ne faire qu'une bouchée d'une petite épave flottant à la dérive<sup>199</sup> ». Cela nous montre que dans son désir d'être revalorisé suivant les normes de l'idéologie masculine hégémonique, le « *New Age Sensitive Old Man* », malgré qu'il soit le « mâle qui ne fait pas du mal », n'a d'autre choix que « d'aider Pegeen à être une femme qui puisse lui plaire plutôt qu'une femme qui puisse plaire à une autre femme<sup>200</sup> ». Et c'est là, dans l'usage insidieux de la culture de domination basée sur l'affirmation du fantasme de Simon Axler que Philip Roth érige la masculinité comme un mur, voire un rempart contre ce qui pourrait « sauver » le personnage âgé de sa propre obsession.

---

<sup>197</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>198</sup> Jonathan Kemp, *The Penetrated Male*, punctum books, 2003, p. 1.

<sup>199</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>200</sup> *Ibid.*, p. 71.

### 3.3 L'homme âgé et la femme macho

Le roman de Philip Roth met de l'avant l'un des fantasmes de l'homme hétérosexuel, c'est-à-dire la transformation de la femme lesbienne en femme hétérosexuelle. Le narrateur se trouve ainsi à incarner un produit de la masculinité hégémonique, et ce, malgré le drame qui l'occupe par rapport à son identité masculine. En effet, bien qu'il soit confronté à l'expérience du vieillissement, Simon Axler continue de construire son identité selon les principes de la masculinité connivente. Francis Dupuis-Déri explique d'ailleurs, dans l'ouvrage *La Crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, que « même les hommes bien intentionnés face aux femmes appartiennent à la 'caste' des dominants et profitent [...] du pouvoir qui en découlent, même s'ils prétendent qu'ils n'en veulent pas<sup>201</sup> ». Toutefois, cela n'est pas chose facile pour un acteur âgé, car sa tentative de transformer Pegeen devient un objet d'ironie dans la mesure où c'est Simon Axler qui se transforme malgré lui. Notre hypothèse consiste à affirmer que si la vieillesse ne permet pas au personnage du roman *Le rabaissement* de perpétuer sa quête d'homme fatal, elle lui permet d'accéder à la masculinité subordonnée<sup>202</sup>.

Simon Axler se laisse momentanément dominer par Pegeen laquelle, dit-il, est « novice dans le monde des hommes<sup>203</sup> ». Même si elle redonne temporairement à Simon l'espoir d'une nouvelle vie, elle agit comme une jeune femme macho, celle qui porte en elle un certain pouvoir de destruction. Nous sommes pourtant loin de la femme tentatrice. Il est plutôt question de la « femme formatrice », c'est-à-dire de la femme qui arrive à percer le masque de la masculinité hégémonique en

---

<sup>201</sup> Francis Dupuis-Déri, *La Crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal (Québec), Les Éditions de remue-ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018, p. 170.

<sup>202</sup> Voir le premier chapitre.

<sup>203</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 79.

transformant les hommes. D'ailleurs, dans le roman, Louise, une des conquêtes de Pegeen, brosse un tableau péjoratif de sa maîtresse en soulignant :

Elle n'est pas vraiment belle. Elle n'est pas si intelligente que ça. Et elle n'est pas vraiment adulte. Pour son âge, elle est incroyablement immature. C'est une gamine, en vérité. Elle a transformé son amant du Montana en homme. Elle m'a transformée en mendicante. Qui sait en quoi elle est en train de vous transformer. Elle sème le trouble là où elle passe. D'où lui vient ce pouvoir<sup>204</sup>?

Ainsi, Pegeen qui selon Louise, a « [d]e la puissance [...] à revendre<sup>205</sup> », finira par transformer l'homme âgé fatal en un « homme âgé objet » forcé de faire le deuil de son pouvoir masculin.

Dans cette optique, Monique Membrado suggère que « Le genre et le vieillissement : Regard sur la littérature », que « [l]e deuil du pouvoir est sans doute plus difficile à faire que celui des liens qui restent, même diminués, longtemps vivaces<sup>206</sup> ». Ce deuil semble difficile pour Simon Axler, car pour éviter de perdre la flamme qu'allume en lui l'arrivée de Pegeen, il est non seulement obligé de renoncer à son propre désir de devenir un homme fatal, mais de s'assujettir à une femme en devenant son objet de désir. C'est cette difficulté de renoncer à son propre pouvoir que Philip Roth met de l'avant lorsqu'il décrit l'anéantissement de Simon Axler s'il en venait à perdre Pegeen: « Je ne supporterais pas de te perdre. J'aime ça et je ne veux pas que ça s'arrête<sup>207</sup> ». Il se met ainsi dans une position de « *New Age Sensitive Old Man* » qui devient le complice de la femme. Il n'a ainsi nul autre choix que d'accepter un état de dépendance vis-à-vis de Pegeen qui occupe, quant à elle, une position d'affirmation et de force.

---

<sup>204</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 92.

<sup>205</sup> *Ibid.*

<sup>206</sup> Monique Membrado, *op. cit.*, p. 14.

<sup>207</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 129.

Dans l'optique d'une relation de pouvoir et de l'échange de rôles entre l'homme âgé et la femme macho, nous tenons aussi à considérer les propos de Jonathan Kemp qui souligne que:

The concept of submission has been gendered more or less explicitly since at the least the end of the nineteenth century within terms by which women submit and men dominate. The reversal of this model within fin-de-siècle male masochist fantasies, whilst undoubtedly challenging the naturalization of these terms, nevertheless retains the symmetry of its gendered structuration: the woman takes on the "male" role of domination, the man the "female" role of submission<sup>208</sup>.

D'ailleurs, en tenant compte du contexte de la dégénérescence de l'acteur âgé dans *Le rabaissement*, Philip Roth donne l'impression d'être davantage un observateur de la condition de l'homme âgé qu'un misogyne. Ainsi, le personnage de Simon Axler demeure incapable de perpétuer la masculinité hégémonique et exprime son appréhension vis-à-vis de sa propre vulnérabilité par rapport à l'existence et au rôle que joue dans sa vie Pegeen :

Mais un jour viendra [...] où les circonstances la placeront en position de force pour mettre un terme à la situation, alors que je me retrouverai en position de faiblesse pour n'avoir pas eu la fermeté de rompre maintenant. Et quand elle sera forte et que je serai faible, le coup qui me sera porté sera insoutenable<sup>209</sup>.

Nous constatons que Philip Roth joue avec les mots « force » et « faiblesse » pour montrer l'état d'esprit et la crainte de son personnage âgé. D'ailleurs, cette crainte ne quitte pas Simon Axler, car devant Pegeen, pour qui « [c]et homme, c'est le test<sup>210</sup> », il ne devient qu'un objet de jouissance. Il a même l'impression « qu'il cédait tout le pouvoir à Pegeen<sup>211</sup> ». Ce renversement de rôles qui passe par une masculinité revue

---

<sup>208</sup> Jonathan Kemp, *op. cit.*, p. 29.

<sup>209</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>210</sup> *Ibid.*, p. 79-80.

<sup>211</sup> *Ibid.*, p. 112-113.

et un rapport modifié à la femme, fait que Simon se considère aussi comme l'« objet de répulsion<sup>212</sup> » de Pegeen, car dans sa quête d'une nouvelle vie, c'est lui qui « l'avait invitée à prendre possession de lui, sans aucune réserve<sup>213</sup> ». L'acteur âgé est donc dépossédé de son identité masculine, et alors qu'il est déclassé dans la hiérarchie de la masculinité, Pegeen, quant à elle, demeure fidèle à elle-même : en ne renonçant pas à son propre désir pour les femmes, elle finira par abandonner Simon Axler. C'est d'ailleurs au moment où Simon est « remplacé » par la jeune Tracy qu'il se met à pleurer :

Quand un homme réunit deux femmes, il n'est pas inhabituel que l'une des deux, se sentant négligée à tort ou à raison, se retrouve à pleurer dans un coin de la chambre. D'après la façon dont se déroulaient les choses jusqu'ici, il semblait bien que la personne qui se retrouverait à pleurer dans son coin serait lui<sup>214</sup>.

Philip Roth nous force à voir comment le narrateur est pathétique dans son désir de possession et dans sa jalousie qui, elle, est beaucoup plus macho que Pegeen. Roth, malgré lui, présente Pegeen comme une femme forte devant l'acteur âgé, Simon, qui « se retrouvait [...] en larmes, pleurant tout à la fois de honte, de chagrin et de colère mêlés [...]. Parce que c'était lui, en fin de compte, qui était responsable de ce qui s'était passé<sup>215</sup> ».

En acceptant d'être ainsi, l'homme âgé s'avère dépendant de la femme macho, et dans le roman, tout s'explique lorsque Pegeen annonce à Simon : « [c]'est n'est pas ça que je veux. Je me suis trompée [...] Je ne peux plus servir de palliatif à tes

---

<sup>212</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 138.

<sup>213</sup> *Ibid.*

<sup>214</sup> *Ibid.*, p. 115.

<sup>215</sup> *Ibid.*, p. 137.

problèmes<sup>216</sup> ». Il est ici question du pouvoir de la femme qui, en restant fidèle à son identité de femme macho, affirme sa position comme celle qui a aussi le pouvoir de déroger, c'est-à-dire qu'elle déconstruit le schème hétéronormatif en quittant Simon Axler pour une jeune lesbienne. Cette décision de Pegeen n'est pas sans conséquence, car cela condamne Simon qui ne sera jamais l'homme âgé fatal et ne restera que le « *Sturdy Oak* » déchu. Cette reconfiguration du pouvoir de Pegeen qui passe par la domination de Simon Axler est synonyme de l'échec de la vieillesse masculine. Simon n'est plus capable de garder les femmes auprès de lui, et en n'ayant pas été capable de transformer Pegeen, la femme lesbienne, il se retrouve dans une situation qui porte atteinte à sa virilité. Son accablement est inévitable et cela déclenche sa dégénérescence, comme le montre Philip Roth dans *Le rabaissement* :

Ainsi commença la fin [...]. Un homme rencontre bien des pièges sur son chemin, et Pegeen était pour lui le dernier. Il avait foncé tête baissée et mordu à l'hameçon, pieds et poings liés comme nul autre sur terre. Ça ne pouvait pas se terminer autrement, et pourtant il était le dernier à l'avoir su. [...] Abandonné au bout de tout ce temps? [...] Tout ce qu'il avait d'enchanteur chez elle avait disparu, et pendant le temps qu'il lui avait fallu pour dire : « C'est fini », il s'était retrouvé condamné à son trou avec les six petits bouts de bois, seul et vidé de tout désir de vivre<sup>217</sup>.

Philip Roth se fait un écrivain du désespoir en mettant l'accent ici sur la détresse de Simon Axler après le départ de Pegeen. L'acteur âgé ne peut pas se défaire des différents masques qu'il arborait et qui étaient pour lui les véhicules lui permettant de correspondre aux normes de la masculinité hégémonique, et comme le mentionne Philip Roth, il a peur « de se voir démasqué en tant que faussaire, c'est la terreur de tout comédien<sup>218</sup> ». C'est finalement Pegeen, la femme macho qui secoue les masques de la masculinité hégémonique de l'homme âgé. Et c'est ainsi que Simon, en tant qu'homme, se retrouve dans une situation d'échec.

---

<sup>216</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 128-130.

<sup>217</sup> *Ibid.*

<sup>218</sup> *Ibid.*, p. 44.

La séparation d'avec Pegeen représente un paroxysme de destruction : même lorsqu'elle n'est pas là, la femme macho fait mal au mâle. C'est-à-dire que son absence accable ostentatoirement Simon qui tombe dans un marasme, dépouillé de ses capacités, abandonné. Il sombre dans le désespoir car il n'arrive plus à organiser sa vie sans ce rapport passionné à Pegeen, ce qui le pousse dans une situation de grande angoisse : « J'essaie de m'oublier pendant au moins une minute à chaque heure qui passe<sup>219</sup> ». S'effacer devient son *leitmotiv*, mais malgré cela, le personnage âgé n'arrive pas à faire le deuil de sa rupture et il prend le suicide comme l'ultime recours pour écourter le mal-être de son existence. Toutefois, Philip Roth présente le suicide comme un processus, exactement de la même manière donc il présente l'enchaînement des chapitres du roman *Le rabaissement* qui marquent la chute de Simon Axler dans la dégénérescence.

### 3.4 Le « *Sturdy Oak* » déchu

Ainsi dans le dernier chapitre du roman *Le rabaissement*, intitulé *Le Dernier Acte*, Philip Roth met l'accent sur la fragilité de Simon Axler. La vieillesse masculine représente un risque dans la mesure où le personnage âgé est dans un processus, comme l'explique Arnaud Campéon, qui consiste à « [m]ourir vivant [...] avec une lente dégradation de son état physique et/ou psychique<sup>220</sup> ». C'est d'ailleurs ce que nous notons dans *Le rabaissement* lorsque Simon Axler dit :

J'ai eu une vie très fragile, toutes ces dernières années. Je n'ai pas la force qu'il me faudrait pour supporter de voir mes espoirs détruits. [...] C'est toujours douloureux, c'est toujours dur, et je ne veux pas aller au-devant de ce genre de choses au stade où j'en suis de ma vie<sup>221</sup>.

---

<sup>219</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>220</sup> Arnaud Campéon, « Se suicider au grand âge : l'ultime recours à une vieillesse déchuée ? », dans *revue i Interrogations?* N°14. Le suicide, juin 2012, p. 3, en ligne, <<https://www.revue-interrogations.org/Se-suicider-au-grand-age-l-ultime,194>>, consulté le 13 janvier 2019.

<sup>221</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 68-69.



Philip Roth tourne l'attention des lecteurs devant l'échec de son personnage qui accepte et subit son sort : il ne sera plus jamais le vaillant homme qu'il était auparavant. En mettant Simon Axler face à son échec, Philip Roth traduit une angoisse liée à la vieillesse masculine qui en passe par une fragilité accrue et l'expérience de la démence, menant enfin au suicide de l'acteur âgé. De plus, Arnaud Campéon nous rappelle que plusieurs personnes âgées « se laissent glisser vers une situation d'isolement génératrice d'une profonde mélancolie susceptible de conduire à des idées suicidaires, voire au suicide<sup>222</sup> ». C'est ce que nous notons dans *Le rabaissement*, car Simon Axler « n'arrivait pas à se convaincre qu'il était fou, [...]. Même comme fou, il manquait de nature<sup>223</sup> ». Il doute de l'utilité de son existence, et avec le départ de Pegeen de sa vie, il voit son unique espoir d'exister suivant les normes de la masculinité normative partir en fumée. Philip Roth le présente comme « [u]n homme sain d'esprit qui joue un fou. Un homme maître de soi qui joue un homme désespéré<sup>224</sup> » incapable de faire face à son vieillissement. Simon Axler passe ainsi de l'homme âgé fatal à l'homme âgé objet pour finalement être l'homme âgé diminué dont, comme le souligne Arnaud Campéon :

L'expérience vécue n'est pas rattachée à une maladie ou un handicap particulier mais bien plus à une remise en cause, plus ou moins brutale, de son identité sociale et/ou personnelle qui vient [...] perturber la familiarité que l'on développe avec soi-même<sup>225</sup>.

En effet, dans *Le rabaissement*, Simon Axler se trouve dans une période de crise de l'identité masculine et ne peut plus être à la hauteur des normes de la vieillesse

<sup>222</sup> Arnaud Campéon, *op. cit.*, p. 3.

<sup>223</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>224</sup> *Ibid.*

<sup>225</sup> Arnaud Campéon, *op. cit.*, p. 5.

masculine hégémonique; sa vie n'a plus de sens. C'est à partir de ce moment que commence l'effondrement de l'acteur âgé :

[b]eaucoup d'acteurs auraient eu recours à l'alcool pour se tirer d'affaire. [...] Mais Axler ne se mit pas à boire, au lieu de cela il s'effondra. Sa chute fut phénoménale. Le pire, c'était qu'il était lucide quant à sa chute tout comme il était lucide quant à son jeu. Sa souffrance était atroce et, en même temps, il n'était pas sûr qu'elle fût authentique, ce qui ne faisait qu'empirer les choses. Il ne savait pas comment il allait passer d'une minute à la suivante. Il avait l'impression que son cerveau était en train de fondre. Être seul le terrifiait<sup>226</sup>.

Roth utilise le champ lexical de la détresse pour exprimer les sentiments de l'acteur âgé et en même temps montrer que sa crise identitaire anticipe sa dégénérescence. Cela s'enchaîne avec le suicide qui devient l'ultime recours, car comme le mentionne Francis Dupuis-Déri en citant Yvon Dallaire, « [l]'homme préfère mourir plutôt que de vivre inutilement<sup>227</sup> ». D'autant que la souffrance et la terreur de Simon Axler ne l'aident pas à changer. Plutôt, ces sentiments attisent ses tentations suicidaires : « chaque jour il envisageait de se tuer avec le fusil qu'il avait dans le grenier<sup>228</sup> ». Durant les moments de détresse de Simon Axler, les pensées suicidaires s'avèrent euphorisantes, représentant le seul réconfort, car « [à] un certain degré de détresse, on est prêt à tenter n'importe quoi pour expliquer ce qui vous arrive [...] le suicide apparaissait comme un formidable objectif, et la vie une condition haïssable<sup>229</sup> ».

De plus, dans *Le rabaissement*, Philip Roth présente le suicide de Simon Axler comme la mise en scène d'un théâtre où le suicide sera l'acte ultime. En ce sens, durant son séjour à l'hôpital psychiatrique, Simon Axler dit aux autres patients suicidaires présents : « Le suicide [...], c'est le rôle que vous vous écrivez pour vous-

---

<sup>226</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>227</sup> Francis Dupuis-Déri, *op. cit.*, p. 240.

<sup>228</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 15.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 22-25.

même. Vous l'habitez, et vous le jouez. Tout est mis en scène avec soin [...] Mais il n'y aura qu'une représentation<sup>230</sup> ». Dans le roman de Philip Roth, le théâtre est non seulement le lieu idéal de la représentation du suicide, mais le lieu où Simon Axler peut se permettre une introspection qui lui permet de se laisser aller. Et finalement, pour se libérer de cette maladie de la masculinité vieillissante,

[i]l lui [est venu] à l'idée de se raconter qu'il se suicidait au théâtre [...]. Cela constituerait son retour sur la scène, et petit être faible qu'il était, risible, humilié, incarnation de treize mois d'erreur d'une lesbienne, il lui faudrait tout son talent pour mener la chose à bien. Afin de réussir pour la toute dernière fois à rendre réel l'imaginaire, il faudrait qu'il se raconte que le grenier était un théâtre<sup>231</sup>.

Ce suicide est, pour Simon Axler, la solution idéale face aux aléas de la vieillesse masculine et ce sera pour lui son plus grand accomplissement. Philip Roth fait du suicide une forme d'art et pour se faire, il met son personnage âgé dans sa zone de confort, c'est-à-dire qu'il présente Simon Axler comme l'acteur vedette qui va jouer le rôle le plus important de sa carrière. C'est ainsi que l'acteur âgé se dirige vers la scène où il va commettre l'irréparable : « [i]l monta au grenier et y resta [...] se préparant à appuyer sur la détente de son fusil de chasse<sup>232</sup> » en attendant le moment final. Le suicide de Simon Axler relève, au final, du domaine privé. Il pose le geste dans la solitude, et son corps est « découvert quelques jours plus tard sur le plancher du grenier par la femme de ménage<sup>233</sup> ». Ainsi, c'est en le théâtralisant que Simon Axler, l'acteur âgé déchu, arrive finalement à réussir son suicide. La symbolique du fusil est intéressante ici dans la mesure où le fusil n'est plus l'incarnation du phallus en érection et de la jouissance masculine. Plutôt, dans *Le rabaissement*, cet objet symbolise la virilité déchu. Simon n'est plus capable de garder les femmes auprès de

---

<sup>230</sup> Philip Roth, *Le rabaissement*, *op. cit.*, p. 24.

<sup>231</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 132.

<sup>233</sup> *Ibid.*, p. 141.

lui et en vieillissant, il n'est plus maître du phallus. Le fusil se fait l'équivalent de la castration et, en se suicidant, Simon Axler inscrit sa mort dans une forme ultime de dégénérescence.

## CONCLUSION

*Ce n'est pas une bataille, la vieillesse, c'est un massacre.*  
Philip Roth, *Un Homme*

Ce mémoire a eu pour ambition d'examiner la représentation du protagoniste âgé masculin dans la littérature américaine, particulièrement chez Philip Roth, dont l'œuvre se distingue non seulement par sa notoriété, mais par son profond ancrage dans des thèmes liés aux corps, à la sexualité et à la psychologie masculine. Le choix de concentrer nos analyses sur *La bête qui meurt* et *Le rabaissement* repose, en ce sens, sur le constat que la vieillesse masculine est représentée différemment dans ces romans, c'est-à-dire comme un processus qui ne condamnent pas les hommes âgés à l'impuissance voire à un passage vers la fragilité, la solitude et l'absence de tout désir; le vieillissement s'affiche plutôt chez Roth comme un temps d'effervescence, un regain durant lequel le narrateur autofictionnel fait le pari de garder contact avec ce qui a trait exclusivement à la jeunesse. C'est ainsi que, sous la plume autofictionnelle de Philip Roth, le désir de l'homme âgé s'éveille. Naissant à même l'angoisse de la décrépitude et de la mort, sa lutte vise par tous les moyens à contrecarrer les effets de cette fatalité. Le narrateur succombe ainsi à une nostalgie qui agit tel un rituel de « re-virilisation », c'est-à-dire que pour préserver sa vitalité, il se lance dans une quête de possession dont le moteur serait tout ce que contient de clichés l'éternel masculin. Or, cette posture on ne peut plus toxique de l'homme âgé est confrontée à celle d'une crise identitaire, car sa virilité étant perpétuellement mise

à mal, l'homme est voué à une lutte contre lui-même qui le fait tanguer entre dégénérescence et régénérescence.

Dans le premier chapitre, il a fallu privilégier un exercice théorique pour explorer les concepts de la masculinité. Bien que nous ayons exploré les réflexions de plusieurs théoriciens de la masculinité, ce sont les travaux de Raewyn Connell qui ont servi de point d'ancrage à notre recherche. Comme elle l'écrit :

To recognize more than one kind of masculinity is only a first step, we have to examine the relations between them. [...] Recognizing multiple masculinities, especially in an individualist culture such as the United States, risks taking them for alternative lifestyles, a matter of consumer choice. A relational approach makes it easier to recognize the hard compulsions under which gender configurations are formed, the bitterness as well as the pleasure in gendered experience<sup>234</sup>.

Nous avons ainsi montré que la masculinité pouvait se concevoir suivant différentes déclinaisons et qu'elle ne se limitait donc pas à une figure de domination. Dès lors, l'échelle hiérarchique de David Jackson nous a permis d'aborder la masculinité comme une catégorie hétérogène, et donc, de concevoir la « masculinité hégémonique » à partir d'une certaine courbe conceptuelle. Le fait d'étendre notre compréhension de la masculinité nous a donné l'occasion de réfléchir à la notion de « masculinité non hégémonique » qui ne s'associe pas forcément à la stratégie de contrôle de pouvoir par les hommes. Ainsi, au cours de ce projet, il a été possible d'étayer qu'une telle masculinité subordonnée offrait l'espace pour interroger le double visage de la vieillesse masculine.

C'est en ce sens que nous avons considéré la pensée de Richard Lefrançois qui démontre que la vieillesse est construite selon un paradoxe évoluant à la fois vers la dépendance et l'indépendance des personnes âgées. Cette démarche qui privilégie « les deux côtés d'une même médaille » a d'ailleurs ouvert la voie à l'homme âgé

---

<sup>234</sup> R. W. Connell, *Masculinities*, *op. cit.*, p. 76.

comme « *New Age Sensitive Old Man* » : une représentation qui se fonde sur le double mouvement de l'épanouissement (en amont) et du déclin (en aval). Étant donné que la perception du grand âge se modifie avec le temps, oscillant entre la vénération de la sagesse et le mépris d'une certaine décrépitude, il est difficile de ne pas envisager l'influence qu'exerce la société sur les êtres, notamment sur les hommes âgés. En effet, nous avons vu à travers nos lectures comment l'expérience de la vieillesse « se manifeste dans des transformations personnelles (transitions biologiques) et dans leur rapport aux autres (transitions relationnelles)<sup>235</sup> » et que certaines de ces transitions supposent un renforcement extrême des clichés de la masculinité toxique. C'est néanmoins pour cette raison que nous avons tenu à expliciter les notions de régénérescence et de dégénérescence pour mettre de l'avant la construction paradoxale de l'homme âgé qui incarne, chez Philip Roth, un sujet d'épuisement du pouvoir.

Notre étude de *La bête qui meurt* s'est articulée autour de la régénérescence du personnage de David Kepesh, laquelle nous a permis de voir l'envers « positif » de la masculinité non-hégémonique. C'est-à-dire d'appréhender la vieillesse masculine comme un désir qui donne, après des années d'attente, l'impression de connaître la vraie vie :

il s'agit d'une prise de conscience du vieillissement, de la dialectique entre continuité et changement, du désir inarticulé d'atteindre la cible inconnue vers laquelle la vie s'achemine et de vivre au cœur d'une vitalité primordiale avant la dissolution du temps qu'est la mort<sup>236</sup>.

En ce sens, l'analyse de *La bête qui meurt* nous a permis d'envisager la vieillesse masculine comme un processus donnant lieu à une impulsion nouvelle et à la redécouverte de la sexualité après une période intense de refoulement. L'espoir de reprendre possession d'une identité perdue survient, et marque le début de ce que

---

<sup>235</sup> Monique Membrado, *op. cit.*, p. 11.

<sup>236</sup> Catherine du Toit, *op. cit.*, p. 2.

nous avons appelé un rituel de re-virilisation : celui qui, chez Roth, opère à même le corps de la jeune femme. Ce rituel s'avère donc à double-tranchant. S'il permet d'assouvir les fantasmes de Kepesh, il se fait au profit d'une quête qui tourne rapidement à vide. Les certitudes momentanées que lui offre ce fantasme sur son propre désir demeure non seulement une illusion, mais un processus d'asservissement du corps féminin. Peu importe le machisme dont il fait preuve, David Kepesh ne peut « percer » le secret de la jeunesse de Consuela. L'illusion contraint le personnage, et place l'œuvre de Roth dans un cadre normatif où les rôles sexuels ne sont ni pervers ni réinventés. La logique traditionnelle des corps sert à la reproduction d'une norme où l'homme âgé n'est pas prêt à renoncer ni à concéder quoi que ce soit : se plaçant bien au centre, à la fois comme personnage et narrateur, il demeure le maître de son propre récit. Toutefois, nous avons été tentés de voir comment l'écoute obsessive de la musique classique devient orgasmique pour Kepesh et comment la masturbation, qui y est intimement liée, ouvre la voie au « fantasme éternité », du narrateur. Comme s'il y avait dans l'abstraction musicale, et dans son infinie répétition, une manière pour l'homme âgé de s'extraire des contingences matérielles.

Enfin, dans *Le rabaissement*, il a été question de la fatalité de Simon Axler, l'acteur âgé. Nous avons vu comment la vieillesse masculine se déploie sous les auspices de la dégénérescence, faisant du personnage de l'acteur un être frappé par la disgrâce, devenant incapable d'assumer sa propre présence sur scène. Le rapport maladif qu'il entretient avec son passé le tient captif de ce souvenir, de cette frustration à ne plus jamais incarner ce qui, jadis, faisait de lui un homme suscitant désir et admiration. Cette nostalgie empêche Axler d'éprouver une quelconque forme d'attachement ou d'affection (que ce soit pour lui ou pour les autres). L'acteur s'adonne ainsi à la sexualité débridée avec Pegeen, une jeune lesbienne. C'est notamment en s'efforçant de « transformer » la jeune lesbienne en femme hétérosexuelle qu'il vise à tester et à prouver sa puissance. Toutefois, la dégénérescence de Simon ira en chute libre, car il se trouve aux prises avec Pegeen



dans une relation d'extrême passivité. Le rapport qu'entretient l'homme âgé avec « la femme macho » que représente Pegeen dans le roman de Philip Roth utilise les rouages de la passion amoureuse pour enfoncer le dernier clou d'un certain pathétisme à vouloir retrouver ce qui, du temps, est à jamais perdu.

Dans ce mémoire, l'analyse de *La bête qui meurt* et *Le Rabaissement* nous aura donc permis de voir la construction de la vieillesse masculine par le biais de la régénérescence et de la dégénérescence des protagonistes âgés masculins. Cela nous aura aussi permis de prendre la mesure du vieillissement de l'homme qui écrit, à même son œuvre, l'angoisse de vieillir. Philip Roth n'a pas figé son narrateur dans le temps intemporel du fantasme qu'il cherche pourtant toujours à raviver. Il fait vieillir son narrateur de manière à nous faire réfléchir sur les limites de la littérature vis-à-vis du réel. En effet, l'écriture de Philip Roth fait continuellement face aux enjeux de l'existence corporelle, que ce soit dans la résistance de ses personnages à la folie ou à leur peur de mourir. N'y aurait-il pas dans ce geste la consécration même du projet autobiographique de Philip Roth? Celui qui aura été à la fois un écrivain monstre, échappant de justesse au Prix Nobel de littérature, a réussi, par l'écriture d'une véritable fresque de la masculinité, à se tailler une place intemporelle au panthéon de la littérature.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus primaire

Roth, Philip, *La bête qui meurt*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2004 [2001], 216 p.

—————, *Le rabaissement*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 2011 [2009], 141 p.

### Corpus secondaire

Roth, Philip, *Le sein*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Folio », 1984 [1972, 1980], 121 p.

## TEXTES THÉORIQUES

### Sur la masculinité

Badinter, Elisabeth, *XY de l'identité masculine*, Paris, Éditions Odile Jacob, 1992, 202 p.

Bennett, Kate M, « “No sissy stuff”: Towards a theory of masculinity and emotional expression in older widowed men. », *Journal of Aging Studies*, vol. 21, no. 4, 2007, p. 347-356, en ligne, <<https://www.liverpoolmypublishedpapers/Bennett2007.pdf>>, consulté le 10 juin 2017.

Bourdieu, Pierre, *La domination masculine*, Paris, Édition du Seuil, coll. « Essais », 1998, 190 p.

Castelain-Meunier, Christine, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, 201 p.

Connell R. W. et Messerschmidt James W., « Hegemonic Masculinity: Rethinking the Concept », *Gender and Society*, vol. 19, no. 6, 2005, p. 829–859, en ligne, < [www.jstor.org/stable/27640853](http://www.jstor.org/stable/27640853) >, consulté le 24 février 2018.

Connell R. W., Willian, Robert et Messerschmidt James W., « Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? », Traduction coordonnée par Élodie Béthoux et Caroline Vincensini », *Terrains & travaux*, vol. 27, no. 2, 2015, p. 151-192.

—————, *Masculinities*, California, University of California Press, 1995, 295 p.

Corbin, Alain, « Préface », dans Régis Revenin, *Hommes et masculinités de 1789 à nos jours*, Paris, Éditions Autrement, coll. « Mémoires/Histoire », 2007, 295 p.

Courtenay , Will H., « Constructions of masculinity and their influence on men's well-being: a theory of gender and health », *Social Science & Medicine*, Volume 50, Issue 10, 16 May 2000, p. 1385-1401, en ligne, <[https://doi.org/10.1016/S0277-9536\(99\)00390-1](https://doi.org/10.1016/S0277-9536(99)00390-1)>, consulté le 23 décembre 2017.

Dupuis-Déri, Francis, *La Crise de la masculinité : autopsie d'un mythe tenace*, Montréal (Québec), Les Éditions de remue-ménage, coll. « Observatoire de l'antiféminisme », 2018, 320 p.

Gazalé, Olivia, *Le mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Paris, Éditions Robert Laffont, S.A.S, 2017, 419 p.

Gelfer, Joseph, « We Need to Talk About Sustainable Masculinity. Toxic masculinity versus sustainable masculinity, which concept will get results? », *The Good Men Project*, 31 octobre 2017, en ligne, <<https://goodmenproject.com/featured-content/need-talk-sustainable-masculinity>>, consulté le 6 février 2018.

Hoquet, Thierry, *La virilité, à quoi rêve les hommes?*, Paris, Éditions Larousse, coll. « Philosophe », 2009, 221 p.

Jackson, David, *Exploring Aging Masculinities: The Body, Sexuality and Social Lives*, Basingstoke, UK, Palgrave Macmillan, 2016, 201 p.

Kemp, Jonathan, *The Penetrated Male*, punctum books, 2003, 250 p.

Kimmel, Michael, *Guyland: The Perilous World Where Boys Become Men*, New York, Harper Collins, 2009. Kindle Edition.

—————, Hearn Jeff et Connell R. W., *Handbook of Studies on Men & Masculinities*, California, Sage Publications, Inc., 2005, 508 p.

Molinier, Pascale. « Virilité défensive, masculinité créatrice », *Travail, genre et sociétés*, vol. 3, no. 1, 2000, p. 25-44.

Reeser, Todd W., *Masculinities in Theory: An Introduction*, Toronto: Wiley-Blackwell, 2010, 238 p.

Wiersma, Elaine et Stephanie Chesser, « Masculinity, ageing bodies, and leisure », *Annals of Leisure Research*, vol. 14, no. 2-3, 2011, p. 242-259, en ligne, <<http://dx.doi.org/10.1080/11745398.2011.615718>>, consulté le 28 août 2017.

### Sur la vieillesse

Beauvoir, Simone de, *La vieillesse 1*, Paris, Éditions Gallimard, coll. « Idées », 1970, 441 p.

Brenot, Philippe, « Angoisse et sexualité », *Écouter l'angoisse*, Le Bouscat, L'Esprit du temps, 1997, p. 121-132, en ligne, <<https://www.cairn.info/ecouter-l-angoisse--2908206773>>, consulté le 5 mars 2018.

Campéon, Arnaud, « Se suicider au grand âge : l'ultime recours à une vieillesse déchuée? », *Revue Interrogations*, n° 14, *Le suicide*, juin 2012, en ligne, <<http://www.revue-interrogations.org/Se-suicider-au-grand-age>>, consulté le 12 août 2017.

Caradec, Vincent, « L'épreuve du grand âge », *Retraite et société*, Vol 3, n°52, 2007, p. 11-37.

———, « Vieillir, un fardeau pour les proches?1 », *Lien social et Politiques*, automne 2009, no. 61, p. 111-122, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/lsp/2009-n62-lsp3629/039318ar.pdf>>, consulté le 14 mars 2018.

———, *Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. Domaines et approches*, Paris, Armand Colin, coll. « 128 », 3<sup>e</sup> édition, 2012, 128 p.

Catherine du Toit, « Vieillir ou l'érotisme de l'érosion », *Germanica*, vol. 50, 2012, en ligne, <<http://germanica.revues.org/1583>>, consulté le 12 août 2017.

Cicéron, *Savoir Vieillir*, Trad. Christiane Touya, Paris, Arléa, 1995, 96 p.

Crignon-De Oliveira, Claire, « Qu'est-ce que « bien vieillir » ? Médecine de soi et prévention du vieillissement », *Les Cahiers du Centre Georges Canguilhem*, vol. 4, no. 1, 2010, p. 177-191.

Enguerran, Macia et Chapuis-Lucciani Nicole, « La vieillesse et ses masques. Quelle place pour le corps âgé dans le maintien de la subjectivité ? », *Corps*, vol. 2, n° 5 2008/2, p. 101-106, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-corps-dilecta-2008-2-page-101.htm>>, consulté le 12 août 2017.

Franck, Jacques, *Éloge de la vieillesse*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2013, 132 p.

Lagrave, Rose-Marie, « L'impensé de la vieillesse : la sexualité », *Genre, sexualité & société*, vol. 6, Automne 2011, mis en ligne le 01 décembre 2011, consulté le 12 juillet 2019. URL : <http://journals.openedition.org/gss/2154>, en ligne, consulté le 12 janvier 2019.

———, « Ré-enchanter la vieillesse », *Mouvements*, vol. 59, no. 3, 2009, p. 113 pp. 113-122.

Lalive d'Épinay, Christian, « La retraite, voyage vers Cythère ou rejet dans les limbes? », dans Danièle Chauvin et Jean louis Backès, *L'imaginaire des âges de la vie*, Grenoble, ELLUG, 1996, 322 p.

———, et Dario Spini, « Le grand âge : un domaine de recherche récent », *Gérontologie et société*, vol. 30 / 123, n° 4, 2007, p. 31-54, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-gerontologie-et-societe1-2007-4-page-31.htm>>, consulté le 19 juillet 2017.

Lefrançois, Richard, *Les nouvelles frontières de l'âge*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2004, 360 p.

Maisondieu, Jean, « Horreur du vieillir quand le désir se réduit à l'envie », dans Alain Montandon, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 40, 392 p.

Mallon, Isabelle, « Pertes ou déprises? Les vieillissements du corps en maison de retraite », dans Alain Montandon, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 183, 392 p.

Marchand, Marie, « Regards sur la vieillesse », *Le Journal des psychologues*, vol. 3, n° 256, 2008, p. 22-26, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2008-3-page-22.htm>>, consulté le 28 mai 2017.

Meire, Philippe et Neiryck Isabelle, *Le paradoxe de la vieillesse : L'autonomie de la dépendance*, Paris, Édition De Boeck & Larcier, coll. « Savoir santé », 1997, 180 p.

Membrado, Monique, « Le genre et le vieillissement : Regard sur la littérature. », *Recherches féministes*, vol. 26, n° 2, 2013, p. 5-24, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/rf/2013-v26-n2-rf01178/1022768ar/>>, consulté le 10 mars 2017.

Montandon, Alain, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, 392 p.

Mounin, Georges, *Être Vieux*, Autrement, série mutation no 124, 1991, p. 127, cité par Alain Montandon, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 9, 392 p.

Ribemont, Bernard, « Femme, vieillesse et sexualité dans la littérature médiévale française, (XIIIe- XVe s.) : de la nostalgie à la lubricité, dans Alain

Montandon, *Éros, blessures & folie. Détresses du vieillir*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, coll. « Littératures », 2006, p. 60, 392 p.

### Sur Philip Roth

Bleikasten, André, , *Philip Roth. Les ruses de la fiction*, Paris, Éditions Belin, coll. « voix américaines », 2001, pp. 13-14, 127 p.

Condamine, Christine, « La métamorphose de l'homme en sein et le fantasme d'une jouissance illimitée dans *Le Sein* de Philip Roth », *Adolescence*, vol. 57, n° 3, 2006, p. 719-733, en ligne, <<http://www.cairn.info/revue-adolescence1-2006-3-page-719.htm>>, consulté le 12 juillet 2017.

Greenberg, Robert M, « Transgression in the Fiction of Philip Roth. », *Twentieth Century Literature*, vol. 43, n° 4, 1997, p. 487-506, en ligne, <[www.jstor.org/stable/441747](http://www.jstor.org/stable/441747)>, consulté le 2 juin 2017.

« Philip Roth : "L'amour, la seule obsession que tout le monde désire" », *France Culture*, 2018, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/conferences/institut-francais-de-la-mode/philip-roth-amour-seule-obsession-que-tout-le-monde-desire>>, consulté le 22 février 2019.

« Le débat sur la misogynie de Philip Roth relancé après sa mort », *Radio Canada*, 2018, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1102862/le-debat-sur-la-misogynie-de-philip-roth-relance-apres-sa-mort>>, consulté le mercredi 3 avril 2019.

### Autres ouvrages

Deleuze Gilles et Félix Guattari, *Capitalisme et Schizophrénie 2. Mille plateaux*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1980, 647 p.